

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
du

Protestantisme français

reconnue d'utilité publique par décret du 13 juillet 1870

Cahiers du *Centre de* *Généalogie Protestante*

N°150

DEUXIEME TRIMESTRE 2020



PARIS

Au siège de la Société

54. rue des Saints-Pères - 75007

2020

CAHIERS DU CENTRE DE GENEALOGIE PROTESTANTE

n° 150 deuxième trimestre 2020

SOMMAIRE

- Sommaire	57
- La famille Bartholdi : artistes et philanthropes par Eric BUNGENER	59
- Journal de la conversion Monnier-Molitor (1830-1835) par Daniel THURET	78
- Les Guérin de Nîmes au XIX^e siècle, une famille de la campagne à la ville par Daniel GOTHIE	93
- Compléments sur la famille Guérin par Thierry de SEGUINS-COHORN	112

Comité de rédaction : Denis Faure, Elisabeth Escalle, Eric Bungener,
Jean-Claude Garreta, Daniel Thuret.

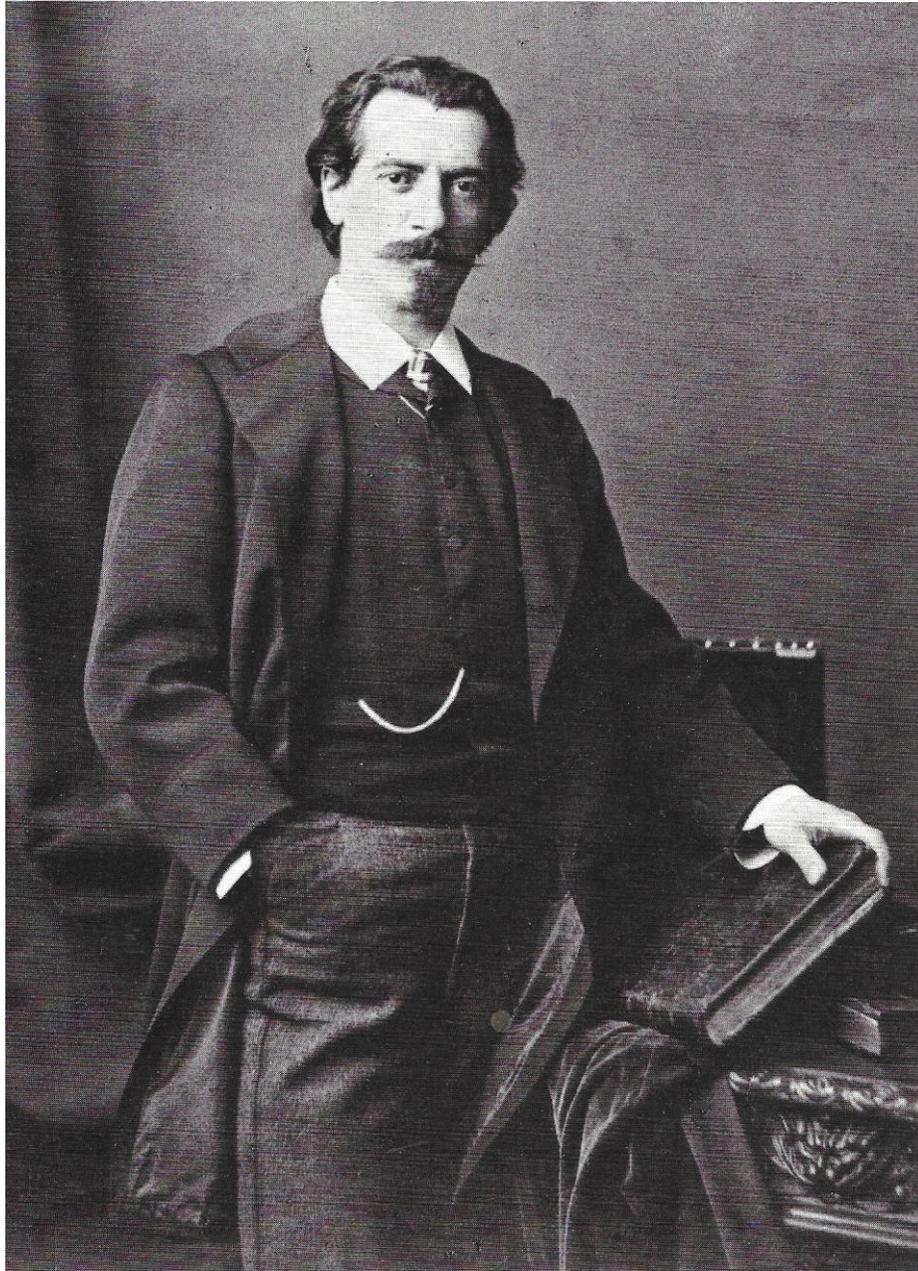
Contactez-nous à l'adresse suivante : cahiers@shpf.fr

Aucune reproduction intégrale ou partielle des articles parus dans les cahiers ne peut être faite sans autorisation de la SHPF. Les opinions exprimées n'engagent que leurs auteurs.

Cahier trimestriel tiré à 140 exemplaires
Dépôt légal : juin 2020
Commission paritaire des publications et
agences de presse certificat d'inscription n° 65.361

Prix au numéro: 10 euros

Directeur de la publication :
Jean-Hugues CARBONNIER



photographie d'Auguste Bartholdi

© Paul Romane-Musculus

LA FAMILLE BARTHOLDI : ARTISTES ET PHILANTHROPES

D'après un article du pasteur Paul Romane-Musculus paru dans *l'Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Colmar*, 1979.

Le passant parisien sait-il que le superbe lion qui orne la place Denfert-Rochereau est dû à un célèbre sculpteur alsacien ? Le passant new yorkais sait-il que la non moins célèbre statue de la Liberté est due à la main du même sculpteur ? En admettant qu'ils le savent, d'où croient-ils qu'il peut venir ? D'Italie, sans doute ? : non, d'Alsace.

En effet, Frédéric "Auguste" Bartholdi est né à Colmar (Haut-Rhin), 13 rue des Marchands (aujourd'hui au numéro 30), le 2 août 1834. Sa maison natale non seulement existe toujours mais elle abrite un musée entièrement dédié au sculpteur. Elle a été acquise le lundi après la Saint-Martin 1512 par Benoît Kriegelstein, et revendue par son fils Martin Kriegelstein le mardi après la Saint-Pierre et Saint-Paul 1551, au Juncker Joachim de Westhausen.

A Paris, il demeure 40 rue Vavin, dans le 6^e arrondissement, jusqu'en 1893 puis 82 rue d'Assas, tout près, où il meurt le 4 octobre 1904. Le service funèbre est célébré par le pasteur Robert, de l'Oratoire du Louvre, et l'enterrement a lieu au cimetière Montparnasse le 7. Il épousa à Newport, Rhode Island, aux Etats-Unis le 15 décembre 1876 (civil) et religieusement le 20 (pasteur Charles F. Brooks) Jeanne Emélie Baheux de Puyieux, née à Bar-le-Duc (Meuse), le 25 octobre 1829, décédée sans enfants à Paris, 82 rue d'Assas aussi, le 12 octobre 1914, fille de Pierre-Joseph Baheux, filateur, et de Louise Nestier. Après la ruine de son père, elle aurait travaillé pour une modiste de Nancy, Madame Navarre, et c'est à Nancy, que le sculpteur l'aurait rencontrée à l'occasion d'un mariage.

L'ancêtre le plus lointain connu est un certain Veit Barthold, dit l'Ancien, né à Monheim au Palatinat vers 1578, étudiant à Wittenberg et à Iéna en 1598, diacre à Heideck en Bavière de 1600 à 1603 puis pasteur à Aberzhausen de 1603 à 1627. Il est mort entre 1629 et 1634. Allemand de souche, donc, il épouse à Weissenburg im Nordgau en Bavière, le 6 octobre 1600 Waldburga Döderlein, veuve de Christoph Nuding, professeur à l'école latine de Weissenburg, où elle naît le 9 mars 1569, fille d'Alexandre, architecte, mort en 1614, et de Catherine Stöcklin, morte en 1612.

Le nom d'origine est donc Barthold : ce n'est qu'à la quatrième génération que Jean-Georges latinisera son nom de famille en Bartholdi, en s'inscrivant à la faculté de théologie de Strasbourg.

génération I

Veit l'Ancien Barthold, ci-dessus, qui aura trois enfants de Walburga Döderlin :

1) Daniel I Barthold (vers 1605-1688), maître boulanger à Weissenburg im Nordgau, épouse, à Weissenburg, le 25 février 1634, Suzanne Maier (vers 1600-inhumée à Weissenburg le 25 avril 1684), fille de Jean Maier, tanneur à Weissenburg, dont 3 fils, dont un mort-né et :

a) Michel Barthold (Weissenburg 6 novembre 1635-ib. 31 juillet 1713), pasteur luthérien, ordonné en 1666, pasteur à Neuendettelsau (Bavière) puis maître d'école en Brandebourg, se marie trois fois, sans enfants.

Il épouse en premières noces, à Dettenheim, en août 1666, Apollonie Hopf, fille de Georges Hopf, tailleur à Dettenheim, en secondes noces, à Weissenburg, le 11 février 1679, Anne-Madeleine Döderlein (une cousine ?), fille de Georges Döderlein, barbier chirurgien, et en troisièmes noces, Marguerite-Barbara N. (avant 1685), née vers 1660, morte à Weissenburg le 13 mars 1724.

b) Daniel II Barthold baptisé à Weissenburg le 15 avril 1631, mort à Mayence le 26 juin 1712, boulanger puis restaurateur à Mayence, épouse à l'église Saint-Pierre de Mayence, le 11 novembre 1669, Marie-Catherine Fischer, dont 3 filles probablement mortes jeunes et un fils :

-Mathias Barthold, baptisé à Mayence le 2 octobre 1672, y décédé le 6 novembre 1733, "Hofküchenmeister" (comptable et secrétaire des dépenses de bouche de la cour seigneuriale). Il épouse à la cathédrale de Mayence, le 30 mars 1704, Marie Cunégonde Sartorius, de Mayence, y décédée le 22 mai 1747, d'où postérité en Hesse (non rapportée par Romane-Musculus).

2) Veit le Jeune Barthold, qui suit.

3) Barbara Barthold (Aberzhausen 4 décembre 1611-Möhrendorf 21 avril 1682), qui épouse, à Kraftstoff près Nüremberg, en septembre 1651, Jean-Veit Stoll (1623-1701), pasteur à Immeldorf.

génération II

Veit le Jeune Barthold, baptisé à Aberzhausen le 21 août 1608, bourgeois et tailleur à Francfort-sur-le-Main dès 1635, inhumé à Francfort le décembre 1671. Il épouse à Francfort, le 4 août 1635, Anne Marguerite Heck, fille de Christophe Heck, bourgeois de Francfort, imprimeur, et de Sarah Maur, baptisée à Francfort le 31 mai 1610, y décédée le 5 mai 1666, d'où 9 enfants, tous baptisés à Francfort, dont 2 seulement se marient :

1) Guillaume Barthold, qui suit.

3) Cornelia Barthold, baptisée le 17 janvier 1641, décédée à Francfort le 18 avril 1710, qui y épouse le 28 août 1671, Jean-Georges von Lohe, bourgeois et tailleur à Francfort.

génération III

Guillaume Barthold, né à Francfort le 2 mars 1637, étudie à Giessen en 1658. Pasteur à Höringhausen (Hesse-Nassau) de 1664 à 1685, il est suspendu en 1683 pour avoir négligé de proclamer trois fois les bans du mariage de sa fille Anne-Catherine. Il est ensuite l'adjoint à Oberhörten de son beau-père, et est mort à la Pentecôte 1690. Il épouse à Oberhölen (Hesse-Nassau), le 10 mai 1660, Maria Juliana Welcker, née à Biedenkopf (Hesse-Nassau) en 1645, morte après 1690, fille de Gerlach Welcker, pasteur à Oberhöfen et Lixfeld, d'où 8 enfants :

- 1) Anne-Catherine Barthold, née à Oberhöfen le 22 juillet 1662, y décède le 29 octobre 1683 peu après son mariage à Höringhausen, avec Jean-Antoine Gross, rebouteux.
- 2) Ne Barthold, qui épouse, vers 1684, son beau-frère Jean-Antoine Gross, ci-dessus.
- 3) Anna-Juliana Barthold (Höringhausen 18 juillet 1670-Krumbach (Kraichgau, Bade) 31 janvier 1731), qui épouse à Höringhausen, le 10 juillet 1688, Jean-Henri Blöcher, pasteur à Krumbach (1690-1731), dont :
 - a) Anne-Elisabeth Blöcher, épouse de Jean-Nicolas Roth, pasteur à Altkirchen et Erda (1695-1742), d'où postérité (dont 2 fils pasteurs, Jean-Henri et Benjamin Roth).
 - b) Conrad-Benjamin Blöcher, est pasteur auxiliaire à Krumbach et Frankenbach (Wurtemberg) (1720-1730). Il épouse en 1702, Juliana-Eléonore-Frédérique Kuhl, fille du pasteur Jean-Henri Kuhl, d'Ebergön, Hesse-Nassau.
- 4) Jean-Georges Barthold, qui suit.
- 5) Jean-Gerlach Barthold, né à Höringhausen en 1675, maître d'école à Frankenbach (1701-1745), mort à Krumbach le 9 septembre 1745. Il épouse, vers 1700, Anne-Catherine N., née vers 1670, morte à Krumbach le 26 avril 1739, d'où :
 - a) Anne-Juliana Barthold, née vers 1703, qui épouse, à Krumbach, le 25 novembre 1735, Jean-Jacques Roth, d'Erdhausen, adjoint à l'école de Frankenbach.
 - b) Catherine-Florentine Barthold, qui épouse, à Erda, le 29 avril 1725, Jean-Henri Schleuning, maître d'école à Hartenrod (Hesse-Nassau).
- 6) Anne-Angélique Barthold, née vers 1679, morte à Wiesbaden le 18 août 1759, qui épouse, en premières noces, vers 1701, Jean-Philippe Schott, né vers 1667, restaurateur "à la Grappe d'Or" à Wiesbaden, où il décède le 21 janvier 1720, d'où 5 enfants. Elle épouse en secondes noces, à Oberrod/Taunus, le 27 mai 1722, Jean-Martin Seel, né vers 1680, secrétaire de la ville de Wiesbaden, où il meurt le 23 septembre 1755 (fils du pasteur Jean-Philippe Seel, de Nieder Oberrod).
- 7) Jean-Adam Barthold, né à Oberhöfen le 31 juillet 1684. Ce pourrait être Jean-Adam Barthold, receveur ecclésiastique du bailliage de Soultz-sous-Forêts de 1711 à 1732, qui aura de nombreux enfants de deux mariages.
- 8) Elisabeth Barthold (Oberhöfen 29 avril 1687-11 mai 1687).

génération IV

Jean-Georges I Bartholdi, né à Horinghausen en 1674, mort à Wissembourg (Bas-Rhin) le 7 juillet 1733, immatriculé à la faculté de théologie de Strasbourg, le 2 mai 1694, directeur de l'école latine de Wissembourg en 1705, pasteur à Soultz-sous-Forêts de 1707 à 1713, à St-Jean de Wissembourg de 1713 à 1733. Il épouse en premières noces, en l'église luthérienne St-Jean de Wissembourg, le 7 août 1703, Marie-Marguerite Schoenlaub (veuve en premières noces de Jean-Henri Hornus, tanneur, et en secondes noces Jean-Philippe Mühlberger, boucher), née à Landau vers 1654, morte sans postérité Bartholdi, à Soultz le 12 avril 1711. Il épouse en secondes noces dans la même église, le 12 janvier 1712, Marie-Dorothee Boell (Wissembourg 19 février 1691-ibidem 4 mai 1737), fille de Jean-Gaspard Boell, cordier, bourgmestre de Wissembourg de 1700 à 1711, et d'Eve Lehr. (Voir généalogie Boell, par Paul Romane-Musculus, chapitre IX. La famille princière de Battenberg-Mountbatten, par les Schweppenhäuser et les Hauke (Hauke), descendra d'un demi-frère du bourgmestre : Jean-Jacques Boell). De ce second mariage, naîtront 8 enfants Bartholdi :

1) Jean-Georges Bartholdi, né à Soultz-sous-Forêts le 17 janvier 1713, baptisé et mort le même jour.

2) Frédéric-Guillaume Bartholdi (Wissembourg 17 septembre 1714-9 juin 1743), diacre à Minfeld (Palatinat) de 1738 à 1743. Il épouse à Schweigen (registres de l'église St-Jean de Wissembourg), le 7 avril 1739, Marie-Dorothee Musculus (Wissembourg, janvier 1718-Reinbischofsheim, Bade, le 30 avril 1762), fille de Jean-Michel I Musculus, tanneur, bourgeois de Wissembourg, et de ses secondes noces avec Catherine-Elisabeth Scherer (voir généalogie des Musculus de Wissembourg par Paul Romane-Musculus). Elle épouse en secondes noces, à l'église luthérienne St-Michel de Wissembourg, le 8 août 1747, Jean-Thomas Vetter, bourgeois et tonnelier, et en troisièmes noces, Jean-Mathias Schulmeister, greffier et receveur ecclésiastique à Rheinbischofsheim). Elle aura de son premier mariage, une fille :

-Catherine-Louise ou Anne-Catherine Bartholdi (Wissembourg 3 mars 1740-Yverdon, Vaud 15 octobre 1794) ; épouse en 1763, de Samuel-Charles-Balthazar de Bourgeois, (probablement né le 23 mars 1725), capitaine au régiment suisse de Waldner, chevalier de l'ordre royal du mérite militaire (particulier aux officiers protestants), mort à Wissembourg le 13 septembre 1790 (où le registre luthérien de St-Jean le dit calviniste), enterré au cimetière St-Michel, fils d'Albert de Bourgeois, capitaine des troupes suisses à Yverdon, et de Marie de Merveilleux), d'où 4 filles, toutes sans alliance.

3) Louise-Catherine Bartholdi (Wissembourg 22 mai 1716-ibidem 4 février 1742), qui épouse, le 11 novembre 1735, à l'église luthérienne St-Jean de Wissembourg, François-Henri Musculus, négociant et bourgeois de Wissembourg (Wissembourg 18 novembre 1708- ibidem 1^{er} septembre 1751), frère de Marie-Dorothee Musculus, ci-dessus, qui épouse en secondes noces en 1745, Suzanne-Elisabeth Helmstetter. Ils auront 1 fille et 3 fils.

c) Philippe-Henri Musculus (Wissembourg 24 février 1738-Soultz-sous-Forêts 25 décembre 1817), où il est pharmacien. Il épouse, Marguerite-Catherine Gulen, née à

Spire vers février 1751, morte à Soultz le 2 décembre 1838, fille de Sigismond-Henri Gulen et de Marie-Catherine Rümlich, d'où 8 enfants (postérité Musculus, Kuhner, Ehrmann, Binder, Edelmann, Korn, Jaeger, Kiener, Weber, Bossert).

4) Jean-Georges II Bartholdi (Wissembourg 9 mars 1718-ibidem 20 avril 1753), tanneur, conseiller, maréchal à Wissembourg. Il épouse Anne-Elisabeth Fischer, d'où 6 enfants :

a) Christine-Elisabeth Bartholdi (Wissembourg, luthérienne, qui a de Frédéric-Christophe Deuerling, une fille naturelle (Wissembourg 14 décembre 1742-ib. 1^{er} mars 1822). C'est probablement Christine, baptisée catholique à Lembach le 17 mars 1780, les enfants naturels devant être baptisés dans la religion du roi.

b) Sophie-Madeleine Bartholdi (Wissembourg 22 novembre 1744-après 1746).

c) "Georges"-Henri Bartholdi (Wissembourg 16 janvier 1747-ibidem 9 février 1799), perruquier, président de l'administration municipale. Il épouse en premières noces, en l'église luthérienne de Wissembourg, le 14 juillet 1772, Eve-Elisabeth Strubel (3 août 1756-en couches Wissembourg le 29 août 1773), fille de Jean-Philippe, instituteur de l'école paroissiale protestante, et de Marie-Eve Gauckler, dont une fille. Il épouse en secondes noces, même église, le 4 juillet 1775, Anne-Marie-Marguerite Frick, morte après 1807, fille de Jacques-Christophe Frick, maître boucher, bourgeois de Landau, et de Marie-Odile Wolf, dont 7 enfants, 4 morts jeunes et

2. Georges-Philippe Bartholdi (Wissembourg 20 août 1777-ibidem 5 décembre 1814), écrivain, employé des contributions indirectes. Il épouse Antoinette Dalberg (Dahlberg) (vers 1783-après 1813), dont 5 enfants, 4 morts jeunes et

-Charles-Philippe Bartholdi (Edenkoben, Palatinat, 2 janvier 1806-?), qui émigre à New York, se marie et aura 7 enfants, dont la trace est perdue.

3. (note manuscrite) Elisabeth Bartholdi (Wissembourg vers 1778-hospice civil de Strasbourg 9 janvier 1814), épouse de Jean Knoll, perruquier, mort avant 1814.

5. Caroline-Wilhelmine Bartholdi (Wissembourg 11 avril 1780-?), qui épouse à Wissembourg, le 26 janvier 1807, Jean-Philippe Menger (Grünstadt, Palatinat, 11 avril 1777-?), négociant à Edenkoben, Palatinat, fils d'Israël Menger, perruquier, et d'Anne-Marie Starck, dont :

-Frédérique Menger, qui épouse, à Neustadt, G. Glasser.

d) Catherine-Elisabeth (Wissembourg 20 novembre 1748-), qui épouse à St-Jean de Wissembourg, le 1^{er} octobre 1776, Jean-Léonard Delpy, négociant et confiseur à Bischwiller, dont 2 fils morts au berceau.

e) Jean-Philippe Bartholdi (Wissembourg 10 octobre 1750-ibidem 8 novembre 1750).

f) Catherine-Marguerite Bartholdi (Wissembourg 24 janvier 1752-), qui épouse, à St-Jean de Wissembourg, le 9 janvier 1775, Georges-Frédéric Merckel, commis du magasin royal des vives à Wissembourg et à la douane, fils de Joseph-Michel Merckel, commis du magasin royal des vivres à Strasbourg, et de Catherine-Marguerite

Schaeffer, d'où 7 enfants, tous nés et baptisés à St-Jean de Wissembourg.

5) Jean-Philippe Bartholdi (Wissembourg 17 novembre 1719-ibidem 31 mars 1720).

6) Georges-Philippe Bartholdi (Wissembourg 8 mars 1721-ibidem 22 janvier 1786), négociant en fer, directeur de la poste (1748-1758). Il épouse en premières noces, en l'église luthérienne St-Jean de Wissembourg, le 4 novembre 1749, Catherine-Marguerite Muller, morte à Wissembourg le 22 décembre 1754, fille de Jean-Guillaume Muller, négociant, maître de la poste royale, dont 2 fils. Il épouse en secondes noces, en 1757, Sophie Heinhold (25 décembre 1737-morte en couches à Wissembourg le 10 janvier 1759, fille de Jean-Jacques Heinhold, pasteur à Ste-Catherine de Francfort, dont un fils. Il épouse en troisièmes noces, en l'église luthérienne ibidem, le 21 avril 1761, Christine-Rose Vigelius (Wissembourg 28 avril 1741-ib. 1^{er} Vendémiaire VII-23 septembre 1799), fille de Jean-Frédéric Vigelius, bourgmestre, issu d'une famille de Hesse figurant dans les ascendants de Goethe, et de Dorothee Muller, dont 5 enfants.

Du premier lit :

a) Jean-Philippe Bartholdi (Wissembourg 2 novembre 1750-ib. 5 mai 1757).

b) Jean-Guillaume Bartholdi (Wissembourg 27 juillet 1753-ib. 12 avril 1755).

Du deuxième lit :

c) Philippe-Jacques Bartholdi (Wissembourg 30 décembre 1758-ib. 31 décembre 1758).

Du troisième lit :

d) Catherine-Elisabeth Bartholdi (Wissembourg 26 mars 1762-après 1799), qui épouse en premières noces, en l'église luthérienne St-Jean, le 7 mai 1785, George-Louis Hastermann, négociant à Landau (Haut-Rhin), mort après 1794, fils de Jean-Jacques Hastermann, marchand à Landau, et de Julienne-Madeleine Stahl. Elle épouse en secondes noces à Landau (?) avant 1799, André Birckel, né vers 1759, négociant.

e) Jean-Philippe Bartholdi (Wissembourg 26 août 1763-guillotiné à Paris le 2 juillet 1794) négociant en fer. Arrêté le 23 mars 1794 avec 4 autres notables de Wissembourg, il est transféré à Paris, condamné à mort le 2 juillet pour avoir accepté de demeurer en fonctions pendant l'occupation autrichienne de Wissembourg (alors qu'il y avait été contraint sous menaces), exécuté place de la Barrière du Trône, et inhumé dans une fosse au jardin de Picpus¹.

¹ Bnf Gallica). N° VIII *Liste générale et très exacte de tous les condamnés à mort. L'an troisième de la République française une et indivisible et impérissable. Liste des condamnés Barrière Renversée, (ci-devant barrière du Trône).*
p. (6) *Séance du 14 Messidor [1794]*
Le tribunal, salle de l'égalité, a condamné à la peine de mort les nommés...

Il épouse à Wissembourg, le 22 septembre 1798, Salomé-Marguerite Muller (vers 1770-après 1817), fille de Jean-Guillaume Muller, maître de postes et négociant, et de Marguerite-Salomé Müssel, dont 5 enfants :

1. Christine-Elisabeth Bartholdi (28 juin 1789-Wissembourg 11 juillet 1790).
2. Christine-Elisabeth Bartholdi (Wissembourg 10 février 1791-ib. 10 mars 1825), qui épouse à Wissembourg, le 22 octobre 1816, Jean-Pierre-Gaspard Veling (Prün, Sarre, 6 janvier 1794-Wissembourg 8 juin 1842), docteur en médecine, veuf en secondes noces de Philippine-Louise Frey, et fils d'Henri Veling, médecin à Prün, et d'Anne-Marguerite Lagrange, dont 2 enfants, qui suivront en Annexe 3.
3. Jean-Philippe Bartholdi (Wissembourg 24 juillet 1792-ib. 5 novembre 1792).
4. Jean-Philippe Bartholdi (Wissembourg septembre 1793-ib. 20 Pluviôse II-8 février 1794).
5. Philippe-Frédéric Bartholdi (posthume Wissembourg 10 Vendémiaire III-1^{er} janvier 1794-Wissembourg 24 août 1820), qui épouse à Wissembourg, le 28 janvier 1817, Catherine-Elisabeth dite Lisette Mühlberger, (Wissembourg 10 février 1798)-ib. 4 novembre 1824), fille de Jean-Philippe Mühlberger, commissaire exécutif au tribunal correctionnel de Wissembourg, et de Catherine-Marguerite Thomas, dont 2 fils :
 - A-Charles-Emile Bartholdi, né le 2 novembre 1817, mort jeune.
 - B-Georges-Philippe-Frédéric Bartholdi (Wissembourg 12 février 1819-ib.3 septembre 1819).

f) Marguerite-Salomé Bartholdi (Wissembourg 21 octobre 1764-morte en couches ib. le 17 janvier 1789), qui épouse, à Schwengenheim (Palatinat), le 28 juillet 1788, Jean-Philippe Lucius (Freckenfeld, Palatinat 18 juin 1763-Wissembourg 14 Frimaire V - 4 décembre 1796), fils de Jean-Frédéric-Samuel I Lucius, pasteur, et de Catherine-Marguerite Wock, dont un fils unique, mort-né le 15 janvier 1789). Il épouse en secondes noces, à Wissembourg, le 24 octobre 1790, Marie-Marguerite Boell.

g) Christine-Philippine Bartholdi (Wissembourg 7 mai 1766-ib. 6 novembre 1785).

p. (8) *le même jour, le tribunal, salle de la Liberté, a condamné à la peine de mort les nommés.*

1855. P. Bertholdy, âgé de 30 ans, né à Weissenbourg, marchand de fer.

1856. G. Musculus, âgé de 42 ans, né à Weissenbourg, négociant.

p. (10) *Convaincus de s'être rendus les ennemis du peuple, savoir [...] Bertholdy (sic), Musculus [...], en servant la cause des tyrans contre leur patrie, par l'acceptation des fonctions publiques auxquelles les a promu l'agent du tyran prussien, après l'entrée de ses troupes sur le territoire français ; [...] ont été condamnés à la peine de mort, et exécutés le même jour.*

h) Frédéric-Guillaume Bartholdi (Wissembourg 15 décembre 1769-ib. 12 décembre 1813), volontaire dans l'armée du Haut-Rhin, maître trésorier du 9^e bataillon de la Côte-d'Or (1784-1795), puis réformé, négociant en fer. Il épouse à Wissembourg, le 18 Brumaire XII (10 novembre 1803), Marguerite-Elisabeth Funck (Bischwiller, Bas-Rhin, 4 juillet 1780-Wissembourg 26 mars 1852, fille de Jean-Frédéric Funck, notaire, et de Marie-Dorothee Angst, dont 4 enfants :

1. Frédérique-Louise Bartholdi (Wissembourg 28 Germinal XIII - 18 avril 1805 -ib. 4 février 1889), qui épouse à Wissembourg, le 19 septembre 1826, Edouard-Guillaume Volpert (Wissembourg 1^{er} janvier 1800-ib. 29 novembre 1876), pharmacien, fils de Charles-Frédéric Volpert, pharmacien, et de Louise-Frédérique Buchholtz, petite-fille de Frédéric-Guillaume I Buchholtz, et de Catherine-Christine Musculus, dont 3 fils, qui suivront en Annexe 1.

2. Charles-Guillaume Bartholdi (Wissembourg 23 décembre 1806-ib. 11 octobre 1865), négociant en fer, sans alliance.

3. Sophie-Philippine Bartholdi (Wissembourg 23 janvier 1808-ib. 21 octobre 1850), qui épouse Wissembourg, le 15 janvier 1829, Nicolas-Philibert-Alphonse Souvestre (Strasbourg 4 juillet 1801-après 1852), avocat, avoué à Wissembourg, fils de Pierre-Nicolas-François Souvestre, commissaire des guerres, chevalier de la Légion d'honneur, et d'Anne-Marie-Madeleine Knoll, dont 2 fils (qui suivront en Annexe 2.

4. Marguerite-Elisabeth Bartholdi (7 juin 1810-Wissembourg 11 avril 1811).

7) Gilles François Bartholdi, qui suit.

8) Christian Bartholdi (Wissembourg 13 janvier 1728-Uhrwiller (Bas-Rhin) 25 Messidor an X (14 août 1802), immatriculé à la faculté de théologie d'Iéna en 1747, pasteur à Fröschwiller (Bas-Rhin) de 1752 à 1758, diacre à Oberbronn (Bas-Rhin), de 1758 à 1763, puis pasteur à Niederbronn, de 1763 à 1780, à Uhrwiller, de 1789 à 1802, président du consistoire. Il épouse en premières noces, Sophie-Charlotte Wagner, d'où 2 fils, puis en secondes noces, Catherine-Dorothee Barth, dont 2 enfants.

Du premier lit :

a) Philippe-Christian Bartholdi (Oberbronn 27 septembre 1761-Wissembourg 8 juillet 1789), recteur de l'école latine de Wissembourg, sans alliance.

b) Georges-Charles Bartholdi (Oberbronn 21 décembre 1762-Münster 26 juillet 1849), professeur de chimie à Colmar, et de sciences à l'Ecole centrale du Haut-Rhin 1796. De 1808 à 1819, il est chimiste dans la fabrique de toiles peintes Hartmann à Münster. Bourgmestre de Münster (1820-1822). Il épouse à Münster, le 9 août 1808, Sophie-Caroline Lucé (11 novembre 1777-après 1849), fille de Jean-Frédéric Lucé, pasteur à Colmar, et de Wilhelmine-Elisabeth Wild, sans postérité.

Du second lit :

c) Georges-Frédéric Bartholdi (Uhrwiller vers 1781-Bouxwiller 7 mai 1808), marchand. Il épouse Frédérique-Barbara Itzstein, sans postérité.

d) Wilhelmine-Sophie Bartholdi, qui épouse, le 26 Fructidor XI (13 septembre 1803), Guillaume-Jacques Wagner.

génération V

Gilles (Egidius) François Bartholdi (Wissembourg 22 mai 1723-Colmar 22 octobre 1787), pharmacien à Wissembourg puis à Colmar, membre du consistoire. Il épouse en premières noces, à Rott (Bas-Rhin), le 13 juillet 1751, Juliane-Caroline-Elisabeth Willhelmi (vers 1735-morte en couches à Wissembourg le 21 mars 1753), fille de Jean-Jacques Willhelmi, écoutête supérieur des maillages de Cleebourg et Catharinenburg à Rott, et de Marie-Marguerite Müller, dont une fille. Il épouse en secondes noces, en l'église luthérienne de Colmar, le 9 juin 1755, Marie-Ursule Sonntag (Colmar 29 décembre 1731-18 avril 1807), fille de Jean-Charles Sonntag, pharmacien, membre du consistoire de Colmar et de Marie-Marguerite Sonntag, dont 7 enfants, dont 2 filles et 2 fils morts au berceau et :

1) Jean-Charles Bartholdi, qui suit.

3) Gilles-Engelhard Bartholdi (Colmar 24 juillet 1759-Colmar 8 avril 1822), pharmacien, sans alliance.

5) Jacques-Frédéric Bartholdi, qui suivra, ci-dessous (Branche des financiers parisiens).

génération VI

Jean-Charles I Bartholdi (Colmar 13 juillet 1756-ibidem 2 février 1830), médecin à Colmar, conseiller municipal, membre du consistoire de l'église de la confession d'Augsbourg. Il épouse Catherine-Dorothee Meyer (Colmar 7 février 1765-ibidem 17 juillet 1817), fille d'Etienne Meyer, maître d'œuvre et conseiller de Colmar, et d'Anna-Catherine Schmucker), dont un fils unique.

génération VII

Jean-Charles II Bartholdi (Colmar 20 décembre 1791-ibidem 16 août 1836), conseiller de préfecture à Colmar. Il épouse, à Ribeauvillé, le 3 décembre 1829, Anne-Marie-Augusta-Charlotte Beysser² (Ribeauvillé 30 septembre 1801-Paris 25 octobre 1891), enterrée au cimetière Montparnasse, fille de Simon Beysser, négociant, bourgmestre de Ribeauvillé, et de Marguerite-Catherine-Jeanne Graf, dont 3 fils :

1) Jean-Charles III Bartholdi (Colmar 1^{er} novembre 1830-Vanves 1^{er} avril 1885), inhumé au cimetière Montparnasse, apprenti du peintre Ary Scheffer. Il publie le périodique

² Des chercheurs américains ont émis l'hypothèse qu'elle aurait servi de modèle au visage de la statue de la Liberté éclairant le monde (cf reportage télévisé du 7 décembre 2019 sur France 5).

Curiosités d'Alsace de 1861 à 1863, sans alliance.

2) Frédéric-Auguste Bartholdi (Colmar 24 septembre 1831-ibidem 1^{er} avril 1832).

3) Auguste Bartholdi, notre sculpteur. Statuaire, il est nommé chevalier de la Légion d'honneur, par décret du 19 août 1864³. Sculpteur, il est promu officier de la Légion d'honneur par décret du 26 août 1882. Auteur de la statue "La Liberté éclairant le monde", Auguste Bartholdi est promu au grade de commandeur de la Légion d'honneur, par décret du 30 décembre 1886. C'est le comte Ferdinand de Lesseps, qui lui remet ses insignes et lui donne l'accolade, le 17 janvier 1887.

Branche des financiers parisiens

génération VI

Jacques-Frédéric Bartholdi, est le fils de Gilles-François Bartholdi, bourgeois apothicaire de Colmar et de sa seconde épouse Marie-Ursule Sonntag (Colmar 30 janvier 1763-Paris, rue Ste-Croix d'Antin (aujourd'hui Caumartin) 1^{er} novembre 1844, inhumé au Père Lachaise dans la tombe des Soehnée le 3, service célébré par un pasteur de l'église luthérienne de la Rédemption. D'abord associé de "Weiss et Cie" à La Rochelle, et de "Weiss et Emmerth" à Bordeaux, puis à partir du 12 Nivôse V (1^{er} janvier 1797) associé de son beau-père à Paris, dans "Soehnée l'aîné et Cie". Conseiller général de la Seine pendant les Cent Jours, membre élu du consistoire luthérien de Paris nouvellement créé (1808), son trésorier (1823), un des membres fondateur en 1822 de la Société des Missions Evangéliques, vice-président de la Société Biblique protestante de Paris (1837-1844), membre du comité de la Société pour l'encouragement de l'instruction primaire parmi les protestants de France. Il est président de la Compagnie Royale d'Assurance générales de 1827 à 1844. Il demeure à Paris en 1818, au 106 rue de Richelieu, en 1820, 19 rue de la Ville-L'Evêque dans un bel hôtel construit entre 1725 et 1750 par Boullée, que venait d'habiter le maréchal Suchet, hôtel qui deviendra le n°15. Membre et doyen du consistoire de l'église de la Confession d'Augsbourg à Paris, Jacques Frédéric Bartholdi est fait chevalier de la Légion d'honneur, (titre signé le 9 octobre 1837, pour prendre rang à dater du 30 mai 1837.⁴

Il épouse à Landau (Haut-Rhin), le 23 octobre 1787, (après contrat du 12 janvier 1787, Me Klein, notaire à Colmar), Catherine-Elisabeth Soehnée (Landau 26 juillet 1767-Paris, rue Ste-Croix d'Antin le 8 septembre 1834) inhumée le 10 au Père Lachaise (registre de l'église luthérienne des Billettes), fille de Jean-Michel Soehnée, fils de pasteur, riche négociant, régent de la Banque de France (1800-1808), membre du consistoire luthérien de Paris 1808, mort à Paris le 15 mai 1815, et de Suzanne-Elisabeth Stahl, dont 2 enfants :

1) Marie-Elisabeth Bartholdi (Bordeaux 2 octobre 1788-Paris, 91 rue de Luxembourg, le 15 janvier 1858) inhumée le 18 dans le tombeau Soehnée au Père Lachaise, service

³ AN Légion d'honneur, site de la Base de données Léonore, dr LH/128/45.

⁴ AN Légion d'honneur, site de la Base de données Léonore, dr LH/128/47.

célébré par un pasteur de l'église luthérienne de la Rédemption, qui épouse en premières noces, en l'église luthérienne des Billettes de Paris (4^e actuel), le général Frédéric-Sigismond, baron de Berckheim (Ribeauvillé (Haut-Rhin) 9 mars 1775-Paris 28 décembre 1819) inhumé le 30 dans le tombeau Soehnée au Père Lachaise. Baron de l'Empire (1810), député du Haut-Rhin (1815-1816), lieutenant-général (1818), chevalier du mérite militaire, il est commandeur de la Légion d'honneur, châtelain de Schoppenwihr près de Colmar, dont 2 enfants :

a) Philippe-Frédéric-Sigismond-Gustave de Berckheim (Paris, 1 rue d'Ambroise 3 avril 1818 (2^e actuel)-mort du croup le 26 janvier 1824), inhumé au Père Lachaise.

b) Elisabeth-Octavie de Berckheim (Paris, 18 rue de la Ville l'Evêque (8^e actuel) 12 février 1820-11 mars 1820), inhumée au Père Lachaise.

Elle épouse, en secondes noces, en 1827, Adolphe, marquis de Boubers (Versailles 10 juin 1793-Paris 7^e 14 mai 1861), inhumé au Père Lachaise. Maître des requêtes au Conseil d'Etat, secrétaire général du ministère des Finances (1829), il est membre du conseil-général du Haut-Rhin, commandeur de la Légion d'honneur, dont 2 filles, qui suivront en Annexe 4. Et :

génération VII

Jean-Frédéric, 1^{er} baron Bartholdi (Paris 25 Ventôse II (15 mars 1794)-Tours, rue Rabelais, 28 septembre 1839), inhumé au cimetière de La Salle à Tours), négociant à Paris, 18 rue de la Ville-l'Evêque (1820-1830), puis à Tours (1831). Membre du comité de la Société Biblique protestante de Paris dès sa fondation en 1818, il est membre du conseil de direction des Diaconesses de Reuilly. Il reçoit le titre héréditaire de baron avec institution de majorat, par lettres patentes de Charles X, le 29 juin 1830. Il épouse, à l'église luthérienne des Billettes de Paris, le 4 juillet 1822 (après contrat du 1^{er} juin, Mes Vingtain et Boilleau, notaires à Paris), Louise-Catherine Walther (Valence, Drôme, 27 Nivôse XI-17 janvier 1803- en son château de Petit-Bois, Jouy-en-Josas le 22 août 1835), inhumée à Jouy, le 24, par un pasteur de l'église luthérienne des Billettes, puis réinhumée au Père Lachaise dans la tombe Soehnée, fille de Frédéric-Henri, comte Walther, lieutenant-général major, et de Salomé-Louise Coulmann). Amie de la Société des Missions évangéliques, de l'œuvre des prisons, de l'orphelinat des Billettes, membre du conseil directeur des Diaconesses de Reuilly, sœur de Madame Jean André (plus connue sous le nom de Madame André-Walther, célèbre bienfaitrice), dont 3 enfants :

1) Frédéric-Henri Bartholdi, qui suit.

2) Louise-Hélène Bartholdi (Paris, 18 rue de la Ville-L'Evêque 25 juin 1825-Paris 8^e, 35 rue d'Anjou, 2 mai 1896), inhumée au Père Lachaise (registre de l'ER du St-Esprit, qui épouse, en l'église luthérienne de la Rédemption à Paris, le 7 juillet 1843, Alphonse, 3^e baron Mallet de Chalmassy (Paris 13 rue de la Chaussée d'Antin 19 février 1819-Paris 8^e 35 rue d'Anjou 10 mars 1906), banquier, dont un fils sans descendance (voir l'article *La famille Mallet* (Cahier du Centre de généalogie protestante, n°140, 4^e trimestre 2017, pp.170-183).

3) Philippe-Amédée Bartholdi (Paris, 18 rue de la Ville-L'Evêque 23 septembre 1830-12 mai 1904), inhumé au Père Lachaise dans la tombe Soehnée, est diplomate. Secrétaire d'ambassade à Turin, Amédée Bartholdi est nommé chevalier de la Légion d'honneur, par décret du 24 février 1859. Il est secrétaire d'ambassade à Saint-Petersbourg, lorsqu'il est promu officier de la Légion d'honneur, par décret du 11 août 1869.⁵ Ministre plénipotentiaire de France à Washington, il est souscripteur en 1875 d'un appel au peuple français pour le projet de la *Statue de la Liberté éclairant le monde*, sans alliance.

génération VIII

Frédéric-Henri, 2^e baron Bartholdi (Paris, 18 rue de la Ville-L'Evêque 6 août 1823-Jouy-en-Josas, château de Petit-Bois, le 23 septembre 1893, inhumé à Paris, cimetière de Passy le 26, par un pasteur de l'église luthérienne de la Rédemption, est membre du consistoire de l'église luthérienne de Paris. Il épouse en l'église réformée de Paris, le 21 décembre 1850, Anne-Caroline-Madeleine Delessert (Paris, 172 rue Montmartre, 13 février 1831-Paris 13 décembre 1910), inhumée le 17, au cimetière de Passy (service au temple de l'Etoile, pasteur J. Vinard), fille de François-Marc Delessert, banquier, député de Paris puis du Pas-de-Calais, et de Julie-Elisabeth-Sophie Gautier. Conseiller référendaire de 1^{ère} classe à la Cour des comptes, il est nommé chevalier de la Légion d'honneur, par décret du 11 août 1864⁶. Conseiller maître à la Cour des comptes, le baron Bartholdi est promu officier de la Légion d'honneur, par décret du 7 février 1878. Il est président de la commission exécutive du synode de l'Eglise de la confession d'Augsbourg, assesseur de l'orthodoxe Société Biblique de France, et bienfaiteur de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français, dont une fille unique :

-Louise-Françoise Bartholdi (Paris, 172 rue Montmartre, 16 octobre 1853-ibidem 13 mai 1854), inhumée au Père Lachaise (pasteur de l'église luthérienne de la Rédemption).

L'hôtel particulier du banquier François-Marc Delessert, 172 rue Montmartre, a été détruit en 1870 par le percement de la rue d'Uzès. C'était le splendide hôtel d'Uzès, bâti vers 1767 par l'architecte Ledoux ; son salon a été reconstitué au musée Carnavalet. Les Delessert possédaient aussi rue Lekain, à Passy, un terrain où une chapelle protestante, avec asile tenu par les Diaconesses fut édifié en 1872 : "Fondation Delessert-Bartholdi". Il s'y trouvait un enclos, détaché de l'ancien cimetière de Passy et constituant un petit cimetière réservé aux membres de la famille Delessert, et où reposaient les grands-parents et les parents de la baronne Bartholdi. Ce cimetière a disparu en 1961 après que les ossements eurent été transportés au cimetière actuel de Passy, lors de l'édification des salles paroissiales de l'église réformée de l'Annonciation.

Eric BUNGENER

Nota bene : les annexes 2, 3 et 4 paraîtront dans un prochain cahier.

⁵ AN Légion d'honneur, site de la Base de données Léonore, dr LH/128/44.

⁶ AN Légion d'honneur, site de la Base de données Léonore, dr LH/128/46.

- Annexe 1

Descendance Volpert

I. Frédérique-Louise Bartholdi (Wissembourg, Bas-Rhin, 28 Germinal XIII - 18 avril 1805 - ib. 4 février 1889). Sœur aînée de Sophie-Philippine, Madame Souvestre (Annexe 2) et fille de Frédéric-Guillaume Bartholdi (1769-1813), et de Marguerite-Elisabeth Funck. Cousine issue-de-germains du père du sculpteur, elle épouse à Wissembourg, le 19 septembre 1826, Edouard-Guillaume Volpert (Wissembourg 1^{er} janvier 1800-ib. 29 novembre 1876), pharmacien, fils de Charles-Frédéric Volpert, pharmacien, et de Louise-Frédérique Buchholtz, descendante des familles Walbronn, Hey et Musculus (dont Wolfgang Musculus (1497-1563), réformateur, ami de Luther), dont 3 fils :

1) Edouard Volpert (Wissembourg 24 juillet 1828-ibidem 6 mai 1918), pharmacien à Wissembourg. Il épouse à Wissembourg, le 12 juin 1855, Caroline Lichtenberger (Wissembourg 21 mars 1836-Paris 30 août 1895), sœur de Juliette, ci-dessous, filles de Jules Charles L., notaire à Wissembourg et de Caroline Beck (dont la mère est une Boell), dont 2 fils :

A) Jules Volpert (Wissembourg 19 juillet 1857-Paris 5^o 24 août 1882), licencié en droit.

B) Oscar Volpert (Wissembourg 23 mai 1861-Biarritz (Pyrénées-Atlantiques), 11 novembre 1946), Saint-Cyrien (1886). Capitaine au 3^e bataillon de chasseurs à pied, il est nommé chevalier de la Légion d'honneur par décret du 10 juillet 1907⁷. Il est prisonnier pendant la guerre 1914-1918. Chef de bataillon d'infanterie au 18^e corps d'armée, il est promu officier de la Légion d'honneur par décret du 24 mars 1923. Oscar Volpert épouse à Nancy (Meurthe-et-Moselle), le 4 novembre 1892, Jenny Teusch (Wingen-sur-Moder (Bas-Rhin), 29 mai 1869-Biarritz 31 mai 1958), fille d'Edouard Teusch, maître verrier, député protestataire de Saverne, et d'Henriette Groll. Elle est la sœur de Marguerite Teusch (1875-1962), épouse d'Emile Gruber, brasseur à Strasbourg, dont la fille cadette, Germaine Gruber sera la femme de Christian Monnier puis d'Henry de Ségogne, dont 4 filles :

a) Madeleine Volpert (1893-?), qui épouse aux Etats-Unis, George Binet, sans postérité.

b) Denise Volpert (Sainte-Dié (Vosges), 22 juillet 1896-septembre 1982 dans le Michigan, Etats-Unis), qui épouse à Wimereux (Pas-de-Calais), le 4 janvier 1916, René Robert (Quimper (Finistère), 15 mai 1886-Nantes 19 février 1968), capitaine aviateur, divorcés en 1927, dont 2 filles, (une décédée en bas-âge), et :

u- Brigitte Robert (Rouen 25 juillet 1921), éducatrice aux Etats-Unis

⁷ AN Légion d'honneur, site de la Base de données Léonore, dr LH/2730/37.

dès 1950. Elle épouse George Henry Muller, dont 2 filles et 1 fils aux Etats-Unis.

c) Huguette Volpert (Saint-Dié 5 juillet 1899-Biarritz 27 janvier 1986), sans alliance.

d) Nicole Volpert (Saint-Dié 8 janvier 1904-Biarritz ?), sans alliance.

2) Louis-Adolphe Volpert, qui suit.

3) Victor Volpert (Wissembourg 28 mars 1831-ibidem 2 septembre 1906), négociant en fer. C'est lui qui, resté à Wissembourg après l'annexion de l'Alsace, s'occupera de gérer les biens de la famille, sans alliance.

II. Louis Adolphe Volpert (Wissembourg 17 octobre 1829-Paris 27 août 1894), avocat, avoué près le tribunal civil, premier-adjoint au maire de Wissembourg de 1860 à 1879. En 1870, il est destitué par les Prussiens. Le 1er août 1872 il signe la déclaration d'option pour la nationalité française en vertu de l'article 2 du traité de paix du 10 mai 1871. Il épouse à Wissembourg, le 3 février 1857, Juliette Lichtenberger (Wissembourg 27 décembre 1837-Paris 23 octobre 1932), sœur cadette de Caroline, ci-dessus, dont 4 enfants :

1) Ernest Volpert (27 juillet 1858-21 novembre 1861).

2) Félix Volpert (Wissembourg 2 mai 1860-mort pour la France au Bois-de-la-Gruerie (Marne), tué à l'ennemi le 21 octobre 1914). Saint-Cyrien (1881), capitaine d'infanterie, il est nommé chevalier de la Légion d'honneur par décret du 12 juillet 1910⁸. D'une première relation avec Annie Bougnon (1862-1919), il a deux filles :

a) Juliette Volpert (1889-1978), qui épouse en premières noces, Georges Lusson, et en secondes noces, Raymons Smitz.

b) Colette Volpert (1901-), qui épouse Edouard Bouet.

D'une seconde relation avec Lucie Boileau (Saint-Martin-des-Champs, Yonne, 13 décembre 1879-22 février 1960), qu'il épouse le 13 janvier 1912, sont aussi issus :

c) Jeanne Volpert (1898-1970), sans alliance.

d) Odette Volpert (1902-1961), qui épouse Marcel Coignet.

e) Lucie (Lucette) Volpert (7 juin 1903-7 juin 1988), qui épouse Marcel Drege (1898-1958).

f) Suzanne Volpert (8 août 1914-).

3) Maurice Volpert, qui suit.

4) Stéphanie Caroline Volpert (Wissembourg 22 août 1884-Paris 1941), inhumée à Paris, cimetière des Batignolles, artiste peintre, aquarelliste, pastelliste, sans alliance.

⁸ AN Légion d'honneur, site de la Base de données Léonore, dr LH/19800035/240/31905.

III. Maurice Volpert (Wissembourg 25 juin 1862-Paris 16°, 9 rue de Civry, en octobre 1938), inhumé à Thiais, conservateur des titres à la Banque de France. Il épouse à Paris 8° le 24 juin 1902 (et au temple de l'Etoile le 25), Jane Brécard (Mostaganem (Algérie), le 3 août 1876-Paris 15 avril 1944), fille de Georges Brécard, colonel de cavalerie à l'armée d'Afrique, et de Marie Roussillon (et sœur du général d'armée Charles Brécard), dont 4 enfants :

1) Jean Volpert (Arras (Pas-de-Calais) 8 août 1903-Paris 15° 23 décembre 1991), polytechnicien, ingénieur général de l'aviation, il épouse, le 2 mars 1929, Simone Renaud (1906-1949), sœur de Marianne, Madame Fred Brandebourg, filles de Paul Renaud et de Suzanne Durand, tante de Luc Durand-Réville (1904-1998), sénateur du Gabon, homme de lettres, dont :

A) François Volpert (21 décembre 1929-janvier 1930).

B) Martine Volpert (Paris 16° 28 juillet 1933-2011), sans alliance.

C) Rosine Volpert (Paris 7 novembre 1935), qui épouse en premières noces, Claude Gubler (1934), médecin, divorcés.. et en secondes noces en 1972, François Chartier (?-1986). Du premier lit :

a) Sophie Gubler, qui épouse Alain Jullian, dont :

- 1- Arnaud Jullian (1985).
- 2- Martin Jullian.
- 3- Alix Jullian.
- 4- Gauthier Jullian.
- 5- Anna Jullian.

b) Cécile Gubler, qui épouse Christophe Carlier, dont :

- 1- Clément Carlier.
- 2- Benoît Carlier.
- 3- Hèlène Carlier.
- 4- Emilie Carlier.

D) Sylvie Volpert (Paris 25 avril 1937), qui épouse en premières noces, Jean-Louis Vinant, divorcés, dont 2 filles et 1 fils et en secondes noces, Jean Lacroix. Du premier lit :

a) Patricia Vinant (1961) , qui épouse, en 1991, Gary Tang, dont :

- 1- Audrey Vinant-Tang (1993).
- 2- Clovis Vinant-Tang (1997).
- 3- Dexter Vinant-Tang (2000).
- 4- Bayard Vinant-Tang (2003).

b) Sébastien Vinant (1964), qui épouse, en 1989, Marielle Mabile de Poncheville (1964), dont :

- 1- Solène Vinant (1991).
- 2- Thibaud Vinant (1994).
- 3- Isaure Vinant (1998).

- c) Carol Vinant (1964), qui épouse en 2002, David Di Matteo, dont
- 1- Candice Di Matteo (2003).
 - 2- Louise Di Matteo (2006).

E) Isabelle Volpert (Paris 20 octobre 1943), artiste peintre, qui épouse, le 25 octobre 1967 Jean-François Steiner (Paris 17° 24 juin 1942), HEC, directeur de banque, dont :

- a) Charlotte Steiner (1970).
- b) Agathe Steiner (1975), qui épouse Philippe Léopold, dont :
 - 1- Baptiste Léopold (2005).
 - 2- Romain Léopold (2007).
 - 3- Joséphine Léopold (2012).
- c) Adrien Steiner (1980) Epouse Raphaëlle Quentin, dont :
 - 1- Bella Pia Steiner (2012)
 - 2- Georgia Steiner (2016)

2) André Volpert, qui suit.

3) Solange Volpert (1909-1984), qui épouse à Paris, le 10 août 1927, Robert Wallon (1886-1935), écuyer puis écuyer en chef du cade noir de l'école de cavalerie de Saumur (1933-1935), divorcé en 1924, de Thérèse de Billy-(Mirabaud) (épouse de Georges Appia), sans postérité.

4) Guy Volpert (Paris 10 novembre 1916-24 décembre 2000), qui épouse Yvonne Chapiro (1918-28 juillet 2003), dont 4 fils :

A) Sylvain Volpert, qui épouse Claudette ..., dont :

u) Sophie Volpert.

B) François Volpert (1943-1943).

C) Didier Volpert, qui épouse Christine Dutreuilh, dont :

- a) Frank Volpert.
- b) Wilfried Volpert.
- c) Norbert Volpert.

D) Thierry Volpert, qui épouse, le 23 septembre 1972, Patricia Möremans, dont :

- a) Frédéric Volpert (1976).
- b) Maxime Volpert.
- c) Vincent Volpert.

IV André Volpert (Paris 22 novembre 1904-6 juin 2003 Boulogne-Billancourt), Saint-Cyrien (1922-1924), colonel, commandeur de la Légion d'honneur. André Volpert épouse à Saumur (Maine-et-Loire), le 11 mars 1933, Nicole Danloux (Versailles 17 octobre 1911-30 mars 2006 Boulogne-Billancourt), fille de Pierre Danloux et de Jeanne Marette de La Garenne, dont 5 fils :

1) Henri Volpert (Saumur 10 janvier 1934), Saint-Cyrien (1955-1957), EEM, Ecole supérieure de guerre, colonel de l'armée blindée et cavalerie, officier de la Légion d'honneur, chevalier des Arts et Lettres, qui épouse à La Ferrière-au-Doyen (Orne), le 12 juillet 1960, Christine de Vanssay de Blavous (Versailles 5 août 1933-9 mars 2016 Paris), avocate ecclésiastique, fille de Guy de Vanssay de Blavous et de Simone Lebel, dont :

A) Isabelle Volpert (Neuilly 24 juillet 1962), qui épouse à La Ferrière-au-Doyen, le 22 décembre 1984, Didier Benoist-Lucy (27 mai 1957), dont :

- a) Thibault Benoist-Lucy (Paris 11 août 1985), qui épouse à Asnelle, (Calvados), le 24 juillet 2011, Clémentine Louvel (24 juillet 1990), dont :
 - i) Augustine Benoist-Lucy (Paris 2 août 2016).
 - ii) Timothée Benoist-Lucy (Paris 24 juin 2018).

- b) Marie Benoist-Lucy (Paris 16 mai 1988).
- c) Anne Benoist-Lucy (Paris 20 janvier 1993), qui épouse le 22 mai 2020 Mickaël Malves.

B) Bruno Volpert (Besançon 24 novembre 1965), qui épouse à Saint-Aubin-sur-Loire (Saône-et-Loire), le 22 août 1992, Mélanie Renouard de Bussierre (21 août 1966) (1), fille d'Étienne Renouard baron de Bussierre et de Michèle Paszkiewicz, dont 4 enfants :

- a) Jean Volpert (12 mai 1994).
- b) Wladimir Volpert (16 février 1996).
- c) Cléopée Volpert (9 décembre 1997).
- d) Cécile Volpert (30 mai 2002).

2) Jean-François Volpert (Tunis 26 mars 1936-18 novembre 1980 Paris), philosophe, qui épouse, le 25 mai 1972, Dora Boyadjeva (6 octobre 1952), divorcés en 1980, sans postérité.

3) Philippe Volpert (Tunis 19 novembre 1937), ingénieur IBM, qui épouse le 24 avril 1964, Brigitte Bayle (5 octobre 1941), dont 4 enfants :

A) Béatrice Volpert (Evry (Essonne) 27 janvier 1965), en couple avec Stéfán Denys (27 janvier 1965), dont :

-Thimothée Denys (27 janvier 1997).

B) Alain Volpert (Evry 13 mars 1967), qui épouse le 29 août 1992, Florence Calmen (16 février 1968), dont :

a) Victor Volpert (Athis-Mons (Essonne) 3 avril 1993).

b) Théodore Volpert (Athis-Mons 24 août 1996), pâtissier, qui épouse le 2 mai 2020 Julie Petit.

c) Félicie Volpert (Athis-Mons 17 avril 2000).

C) Priscille Volpert (Evry 1971), qui épouse Jérôme Lelu, divorcés, dont :

a) Yeroun Lelu (St Pierre-de-la-Réunion 17 janvier 2000)

b) Johant Lelu (St Pierre-de-la-Réunion 13 août 2001)

D) Bénédicte Volpert (Evry 18 juillet 1972) Epouse Bruno Ritz (3 février 1973), dont :

a) Eliott Ritz (Fontainebleau 26 octobre 2000).

b) Myrtille Ritz (Fontainebleau 19 avril 2003).

c) Achille Ritz (Fontainebleau 28 juillet 2009).

4) Dominique Volpert (Tunis 28 novembre 1941), ingénieur Sup. Aéro. DEA de mathématiques, qui épouse, en juillet 1966, Martine Leconte (8 mai 1941), divorcés en 1989, dont 3 enfants :

A) Thibaut Volpert (Toulouse 13 mai 1969), qui a eu avec Isabelle Auffret,:

a) Tigrane Volpert (janvier 2005).

b) Malou Volpert (mars 2007).

B) Mathilde Volpert (Toulouse 11 mai 1972), qui épouse, le 20 septembre 2003, Guillaume Bonora, dont :

a) Martin Bonora (juin 2004).

b) Armelle Bonora (8 octobre 2005).

C) Marion Volpert (Toulouse 12 novembre 1973), qui épouse, en 1973, Mathiew Lefebvre, dont :

a) Anissa Lefebvre (8 octobre 2005).

b) Evan Lefebvre (8 octobre 2005).

5) Pierre Volpert (Pirmasens, RFA, 1^{er} novembre 1947-16 avril 1997 Oakton, Virginia, USA), ayant une maîtrise de gestion et 3^e cycle organisation de l'université de Paris-Dauphine, spécialiste international, qui épouse en premières noces, le 30 octobre 1970 Martine Peyrusse (12 janvier 1950), divorcés en 1981, dont 2 enfants ; en secondes noces, le 23 décembre 1981, Brigitte Charrayre, divorcés en 1984, et qui épouse en troisièmes noces, à Vienna, Virginia, le 7 décembre 1985, Alison Meikle, dont 2 enfants (remariée avec le colonel des marines Upton et vit avec lui à Oaktaon, Virginia).

Du premier lit :

A) Pierre-Emmanuel Volpert (Paris 25 janvier 1971), demeurant en Suisse, qui épouse Magali..., dont :

- a) Léa Volpert.
- b) Sophie Volpert.

B) Anne Volpert (Paris 2 avril 1972), demeurant à Washington, D. C., qui épouse, le 13 février 1998, Romain Duchez, dont :

- a) Nicolas Duchez (Paris 4 avril 2000).
- b) Nathan Duchez (Paris 28 août 2001).

Du troisième lit :

- C) Alexandra Volpert (en Virginie 19 décembre 1988).
- D) Benjamin Volpert (en Virginie 5 février 1993).

(1) Mélanie Renouârd de Bussierre est une lointaine parente et homonyme de la célèbre Mélanie Renouârd de Bussierre (1836-1914), comtesse Edmond de Pourtalès.

SOURCES

- Pasteur Romane-Musculus, article Bartholdi in *l'Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Colmar*, 1979.
- Sur internet : roglo généalogie, geneanet.org (mdomkirchner).
- Eric Bungener, *Filiations Protestantes*, France, tome I (Durand, Volpert).
- Manuscrit Henri Volpert, 2020.
- Bottin Mondain 2019.
- AN Légion d'honneur, site de la Base de données Léonore.

**JOURNAL DE LA CONVERSION
MONNIER-MOLITOR
(1830-1835)**

Ayant retrouvé récemment dans les archives de ma belle-mère, Odile de Rouville, fille de Françoise Monnier et de Maurice Schlumberger, le manuscrit original de la conversion des Monnier au protestantisme, rédigé par sa trisaïeule Louise Molitor, et qu'elle conservait pieusement, je n'ai pu m'empêcher de retrouver dans mes propres archives des reproductions dactylographiées de ce "Journal", ainsi que la référence qu'en faisait mon oncle Christian Monnier dans ses "Souvenirs de Famille".

Fils aîné de Jean-Claude Monnier (1771-1819) qui épousa à Jarville-la-Malgrange le 18 avril 1801 Marguerite Ney (1772-1855), sœur de Michel Ney, maréchal de France et prince de la Moskova qui fut son parrain, Auguste Monnier naissait en 1801 au château de "la Grande Malgrange". Son père l'échangea plus tard avec son beau-frère le maréchal Ney contre "la Vieille Malgrange", ou plus simplement "la Malgrange", qui aura par la suite une importance particulière dans la famille Monnier.

Auguste Monnier épousa le 15 octobre 1827 à Tomblaine Gabrielle Louise Molitor, dernière fille du maréchal Gabriel Molitor, qui naquit à Nancy le 30 décembre 1805, et décéda en 1852 au château de Tomblaine. Louise vécut aux Pays-Bas (en Hollande) de 1810 à 1813, et adolescente lisait avec enthousiasme Rousseau, dont elle avait d'ailleurs fait relier les œuvres en livre de messe, et considérait la religion plutôt comme un cérémonial prescrit par les convenances.

Mais comme le raconte son arrière petit-fils Christian Monnier dans ses "Souvenirs de Famille", les Auguste Monnier se convertirent au protestantisme en 1830 dans des conditions assez curieuses.

Daniel THURET

[...] Ainsi donc, Auguste Monnier et sa femme Louise Molitor, avaient grandi dans des familles lorraines et militaires ayant fait des ascensions sociales rapides au cours des vingt-cinq années des guerres de la Révolution et de l'Empire : l'on y pratiquait semble t-il, avec un certain scepticisme voltairien, un catholicisme de tradition et qui ne les disposait pas à ce qui allait arriver.

En effet, après la naissance de leur premier enfant, Edouard, né en 1829, les Auguste Monnier avaient décidé d'aller faire un voyage en Italie, en passant par l'Alsace et la Suisse. Ils voyageaient en berline, et non en diligence, comme on le faisait généralement.

Peu après la traversée des Vosges, une roue vint à se casser. Le postillon déclara qu'il fallait conduire la voiture au plus proche village, qui était Fouday ; et là, il proposa aux voyageurs pour occuper le temps, de visiter le tombeau d'Oberlin⁹.



Jean-Frédéric Oberlin

Précisément, Auguste Monnier avait reçu quelques temps auparavant, d'une main inconnue, un numéro du "Semeur" racontant la vie d'Oberlin. Il avait lu avec intérêt cette histoire : il se laissa donc conduire au tombeau du patriarche du Ban-de-la-Roche.

Le cimetière de Fouday est blotti au pied des montagnes, dont les parois sont vêtues d'une herbe rase. La claire Shirgoutte murmure dans le voisinage. On est séparé du village par un rideau de verdure. Les tombes entourent la petite église. C'est sous les saules et les cyprès, parmi les grandes ombellifères, un coin de silence et d'ombre, où se garde, intacte, la poésie du passé.

La tombe d'Oberlin domine les autres, qui se serrent contre elle, comme si les morts avaient voulu chercher un refuge auprès de celui qui avait été le soutien de leur vie. L'épithaphe de "papa Oberlin" constate qu'il fut pendant cinquante-neuf ans "le père du Ban-de-la-Roche". Les tombes de ses enfants spirituels rendent témoignage à son œuvre.

Les voyageurs lurent l'épithaphe de Louise Scheppler¹⁰, "fidèle servante et collaboratrice de la jeunesse" : celle de Jean-Luc Le Grand¹¹ et de Roseline¹² son épouse : "Il fut le tendre ami de la jeunesse" ; et elle, la mère des pauvres" ...

⁹ Jean-Frédéric Oberlin (1740-1826), professeur au gymnase protestant de Strasbourg, se vit offrir la place peu recherchée de pasteur à Waldersbach dans le comté du Ban-de-la-Roche. Il consacra sa vie à l'amélioration des conditions de vie de son troupeau.

¹⁰ Louise Scheppler (1763-1837) naquit à Bellefosse en Alsace, et décéda à Waldersbach. Elle fut dès 1778, la plus proche collaboratrice du pasteur Jean-Frédéric Oberlin et fonda une classe de

Cependant, des gens du village avaient couru chez Daniel Le Grand, fils de Jean-Luc Le Grand, et continuateur de l'œuvre d'Oberlin, pour lui annoncer que "des Anglais" étaient venus voir le cimetière.

Daniel Le Grand considérait tous les visiteurs de Fouday comme des hôtes, et il tenait à leur faire lui-même les honneurs de son village. Il arriva en toute hâte, aborda les inconnus, et les invita fort courtoisement à descendre chez lui. Ils hésitèrent : il insista ; finalement, ils se décidèrent à rester. Il leur parla longuement d'Oberlin; Ils furent sous le charme. Quand on se quitta, avec promesse de s'écrire, on était, de part et d'autre, amis pour la vie."



Louise Scheeppler (1763-1837)



Daniel Legrand (1783-1859)

C'est là le début du récit de la conversion au protestantisme d'Auguste et Louise Monnier tel qu'il est contenu dans le livre d'André Monnier sur son père, récit qui mérite d'être lu entièrement et qui éclaire ce que fut le piétisme du "Réveil" qui a marqué profondément le protestantisme français pendant un demi-siècle, et au milieu duquel nos parents ont été élevés.

Revenant un peu en arrière, il faut savoir qu'Oberlin, arrivé au Ban-de-la-Roche comme jeune pasteur en 1776, avait trouvé là une population très pauvre et malheureuse, habitant une vallée isolée et privée de moyens de communication. Il fit construire des routes, assécher les marais, créer des prairies, des pépinières, des vergers, développer l'usage des

maternelle vers 1779. Son œuvre fut récompensée par un prix de vertu de l'Académie française en 1829.

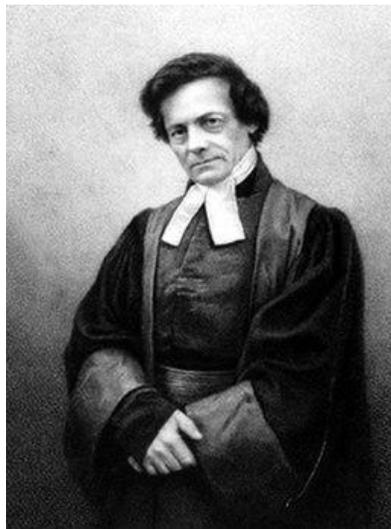
¹¹ Jean-Luc Legrand (1755-1836), diplômé de théologie des universités de Leipzig et Göttingen. Il fonda une usine de rubans de coton, puis de soie près d'Altkirch. Imbu de pédagogie, il alla s'installer en 1812 à Fouday avec 12 familles sur l'instance d'Henri Oberlin, le fils du patriarche du Ban-de-la-Roche.

¹² Roseline Lindenmeyer (1761-1826) fut la mère de Daniel Legrand qui suivit son père, fut le disciple spirituel de Jean-Frédéric Oberlin et contribua grandement par ses souscriptions à l'œuvre de colportage entreprise par son gendre, le pasteur Edouard Monnier.

instruments aratoires. En 1813, il fut rejoint par Daniel Le Grand, propriétaire d'une fabrique de rubans à Altkirch, qui transporta sa manufacture au Ban-de-la-Roche.

Oberlin et Daniel Le Grand furent de véritables pionniers sur le plan social : leur action eut un tel retentissement que le nom d'Oberlin a été donné aux Etats-Unis en 1833, à une ville¹³ et à l'université qui s'y trouve.

Lors du premier passage des Monnier au Ban de-la-Roche, Oberlin était déjà mort depuis plusieurs années. Daniel Le Grand continuait son œuvre. Il était un chrétien très "engagé" qui les dirigea d'abord sur un pasteur de Strasbourg, mais celui-ci les reçut assez mal. Puis ils profitèrent d'un voyage dans le midi pour s'arrêter à Lyon et faire la connaissance du jeune pasteur Adolphe Monod¹⁴. Celui-ci était absolu et intransigeant dans l'expression de sa foi, tellement qu'il avait été destitué par le consistoire de Lyon, ce qui avait fait beaucoup de bruit à l'époque.



Adolphe Monod (1802-1856)

Adolphe Monod a été une des "grandes figures" du protestantisme français et a exercé une profonde influence, notamment sur les Auguste Monnier qui sont devenus très vite des néophytes ardents, au grand effroi de leurs familles respectives.

¹³ Oberlin est une petite ville de l'Ohio, plus connue par son université, *Oberlin College*, université d'arts libéraux, qui fut fondée en 1833, et connue pour avoir été la première institution d'enseignement supérieur américaine à admettre des étudiants de sexe féminin dès 1837. Elle abrite une célèbre école de musique depuis 1855, qui fut honorée en 2010 de la Médaille Nationale des Arts par le président Obama.

¹⁴ Adolphe Monod (1802-1856), natif de Copenhague où son père fut le pasteur de l'église française avant de revenir à Paris, exerça son premier ministère à Naples pour la colonie de langue française, puis se convertit aux idées du "Réveil". Il fut nommé pasteur à Lyon en 1828, où il rentra en conflit avec la majorité libérale des "anciens" du consistoire.

Les Auguste Monnier eurent encore deux enfants : une fille, Alice, qui devait épouser Maurice Joly de Bammerville, et un fils, Frédéric, notre grand-père.

Les nouvelles convictions religieuses d'Auguste Monnier ne l'empêchèrent pas d'être un homme actif, cultivé, et socialement en vue. Il fut, pendant une courte période, conseiller général de la Meurthe, également président de la Société Centrale d'Agriculture de la Meurthe, de 1846 à 1864, correspondant de la Société d'Histoire Naturelle de Paris, de l'Institut Historique, de la Société Littéraire de Bordeaux, président de l'Académie Stanislas, etc.

Cependant, Auguste Monnier fit de "la Malgrange" un centre d'évangélisation, en liaison étroite avec Daniel Le Grand et avec le mouvement du "Réveil" genevois, tandis que les deux grands-mères, Madame Jean-Claude Monnier et Madame Molitor, qui vivait quelque peu recluse au château de Tomblaine près de Nancy, maintenaient les traditions catholiques et "s'étonnaient".

Néanmoins, les rapports entre les Monnier protestants et leurs parents, cousins ou alliés catholiques demeurèrent très affectueux et confiants.

Auguste Monnier et sa femme restèrent très liés avec Adolphe Monod : un certain nombre de lettres contenues dans la correspondance (publiée) d'Adolphe Monod, leur sont adressées.

Daniel Le Grand continuait à appliquer ses idées sociales au Ban-de-la-Roche, tandis qu'il aidait Auguste Monnier dans l'œuvre de colportage et de distribution d'Evangelies que ce dernier avait entrepris dans les Vosges. Les deux amis se rencontraient fréquemment chez un ami commun, à Bruyères.

Enfin, Auguste Monnier fut donc ainsi, jusqu'à la fin de sa vie, un "grand notable" nancéen en même temps qu'un "homme de Réveil" : cette double appartenance semble avoir beaucoup marqué notre grand-père Frédéric Monnier.

Madame Auguste Monnier est morte en 1849, à Tomblaine, chez les Molitor, au retour des eaux de Plombières.

Auguste Monnier a vécu jusqu'en 1864 ; il est mort à Saint-Quentin, chez sa belle-fille Joly de Bammerville, auprès de laquelle il séjournait fréquemment.

Le fils aîné des Auguste Monnier, notre grand-oncle Edouard Monnier – dont nous avons mentionné déjà la biographie écrite par son fils, Henri Monnier – après avoir d'abord songé à faire une carrière militaire, décida finalement de se faire pasteur. Il épousa la fille de Daniel Le Grand et eut deux fils qui furent également pasteurs. Jean et Henri, hommes très remarquables que nous avons connus et aimés. Jean Monnier, professeur de théologie, homme éminent à tous égards, a fini sa vie comme colporteur évangélique dans le Poitou : c'était un être merveilleux, et dont l'histoire fut écrite par sa fille Marguerite. Son fils Robert avait une âme de condottiere ; après avoir été un héros de la guerre de 14-18, il servit ensuite

dans la guerre d'Espagne aux côtés des républicains sous le pseudonyme de "colonel Jauréguy", au siège de Bilbao par les franquistes, puis est allé mourir de fièvres en Ethiopie, au moment de la conquête italienne. Une rue d'Addis-Abeba porte son nom.

Frédéric Monnier, notre grand-père, est né en 1833 à Nancy dans un hôtel voisin de la place Stanislas, qui fait maintenant partie de la préfecture, et qui appartenait à Auguste Monnier.

Sur l'enfance de Frédéric Monnier et de son frère aîné Edouard, sur les deux grands-mères Monnier et Molitor, sur les vacances à la Malgrange, il faut lire le premier chapitre du livre déjà cité d'Henri Monnier sur Edouard Monnier ; c'est un récit très vivant et très coloré.

Après Edouard, Frédéric Monnier fut également en pension à l'Institution Keller¹⁵ à Paris, où il devait se trouver au moment de la Révolution de 1848.



"La pension Keller"

<http://lesseptembriseurs.blogspot.com/2009/09/la-pension-keller-aujourd'hui.html>

Nous possédons de nombreuses lettres écrites entre 1849 et 1853 par Frédéric et Edouard Monnier, au moment où ce dernier, ayant décidé de se faire pasteur, commençait ses études de théologie à Strasbourg.

¹⁵ Fondée en 1834 par Jean-Jacques Keller, avec l'aide de Valdemar Monod, au 4 de la rue de Chevreuse à Paris, sur l'emplacement de l'usine de porcelaine appartenant aux frères Dagoty, l'institution Keller fut créée à l'instigation des familles engagées dans le "Réveil". Frédéric Monod en fut l'aumônier, et ses huit enfants y furent éduqués. André Gide en fut l'élève, et Jean-Jacques Keller figure dans son livre "Les faux Monnayeurs" sous les traits d'Azaïs, et y parle des difficultés financières de l'institution, où Keller décéda le 10 août 1889.

Frédéric Monnier, très pieux, participait alors avec un groupe de jeunes protestants genevois dont faisait partie Henri Dunant, le futur fondateur de la Croix-Rouge, à la constitution de l'Union Chrétienne de Jeunes Gens. Il songeait également à se faire pasteur et se présenta en 1853 aux premiers examens de la Faculté de Théologie de Strasbourg, mais il ne poursuivit pas les études de théologie et entra finalement au Conseil d'Etat. Il a publié un certain nombre d'ouvrages sur des questions sociales : une notice sur Daniel Le Grand (1859), une étude sur l'instruction populaire en Allemagne, en Suisse et dans les Pays Scandinaves (1866) ; il a participé activement comme jeune auditeur au Conseil d'Etat à une commission d'enquête sur l'enseignement professionnel, puis devenu Maître des Requêtes, il fut secrétaire général de l'Exposition Universelle de 1867. Il fut conseiller général du Cher.

En 1858, Frédéric Monnier épousa Isabelle André, fille unique de Louis André (1800-1861) et de Blanche de Neuflyze, petite-fille de Dominique André, fondateur en 1800 de la Banque André à Paris.

Louis André avait un frère plus jeune, Marie-Jean André¹⁶, marié à Henriette Walther¹⁷, fille du général de l'Empire Frédéric Henri Walther, qui fut inhumé au Panthéon. Cette "tante Andrée Walther", morte en 1886, avait une personnalité remarquable mise au service d'une foi conquérante. Son fils Alfred, qui fut le dernier associé André de la Banque avant qu'elle ne prit le nom de Neuflyze, lui a consacré un livre.



Jean André



Henriette Walther

¹⁶ Jean André (1793-1850), naquit à Gênes et décéda à Paris. Il fut le dernier banquier du nom, mais son avenir fut contrarié par un accident de cheval qui le laissa paralysé. Son père lui obtiendra la recette générale d'Indre-et-Loire, qu'il partagea avec son beau-frère Jean-Frédéric Bartholdi.

¹⁷ Henriette Walther (1807-1886), après une vie mondaine, entra dans le mouvement du Réveil, et prit part à la création d'une école protestante à Tours.

Un autre frère, Ernest André¹⁸, a été le père d'Edouard André, qui avec son épouse Nelly Jacquemart furent propriétaires de l'abbaye de Chaalis et de l'hôtel du boulevard Haussmann qui devait devenir le musée Jacquemart-André.

Par son alliance avec les André, Frédéric Monnier entra dans une famille très fortunée en même temps qu'extrêmement active dans les œuvres protestantes. La propriété des Ombrages, à Versailles, appartenant à Madame André-Walther (Jean André était mort en 1850) était un véritable centre spirituel protestant. Notre grand-mère Isabelle André-Monnier était elle-même une femme de grande piété.

Du mariage de Frédéric Monnier et d'Isabelle André sont nés :

-Philippe Monnier (1859-1908), marié à Louise Téron, dont descendent les branches Frédéric Monnier, Daniel Monnier et Josiane Monnier-Japy.

-Louis Monnier (1861-1952), marié à Cécile Thuret, parents de Pierre Monnier.

-André Monnier (1863-1945), marié à Henriette Thuret, nos parents.

-Isabelle Monnier (1869-1952), mariée à Emmanuel Schlumberger, diplomate, dont descendent les branches Emile Silhol, de Geer et Monique Rytzel-Luft.

Madame Frédéric Monnier hérita de sa mère la propriété de Foëcy et la manufacture de porcelaine mitoyenne du château.



Château de Foëcy



Château de Brinay

Les Neuflyze étaient à cette époque propriétaires du château de Brinay, situé de l'autre côté du Cher, à quelques kilomètres de Foëcy.

C'est à Foëcy que notre père et ses frères et sœurs ont passé leur enfance.

¹⁸ C'est lui qui acheta pour son fils Edouard, encore mineur, le château de Renty en Seine-et-Marne, qui appartenait aux Thuret, et dont deux descendantes s'allièrent plus tard aux Monnier.

A la mort de Frédéric Monnier, en 1844, son fils aîné Philippe a hérité de Foëcy qui appartient actuellement à Josiane Japy, qui y est très attachée et y habite une grande partie de l'année.

Nous possédons un "Journal de famille", rédigé en partie par Frédéric, en partie par sa femme, et qui permet de "comprendre" ce qu'a été le ménage de nos grands-parents Monnier, ménage chrétien uni ayant de communes préoccupations sociales. Ce "Journal" a été transcrit en partie dans une plaquette intitulée "Souvenirs de Monsieur et Madame Frédéric Monnier – 1863" – et qui constitue un complément de ces Notes relatives à nos grands-parents Monnier.

On trouve plus loin dans ce Journal, le récit très vivant d'un voyage en Allemagne et en Italie (les enfants avaient été laissés à la garde de leur grand-père à la Malgrange).

Isabelle André est morte en 1869 à 33 ans, en mettant au monde sa fille Isabelle qui devait plus tard être élevée – et adoptée – par les Alfred André, et qui vivait à Crassier en Suisse.

Notre grand-père devint ainsi veuf à 36 ans, à la veille de la guerre de 1870, pendant laquelle il a créé une ambulance avec un ami médecin roumain : Davila¹⁹.

Les petits Monnier avaient été confiés à Madame Alfred André à Crassier, et nous avons de Frédéric la lettre suivante écrite à "Tante Alice" (Madame Alfred André, née Alice Joly de Bammeville²⁰ :

¹⁹ Charles Davila (1828-1884), né à Parme en Italie, décéda en Roumanie, dont il avait pris la nationalité en 1868, date à laquelle il fonda la faculté de médecine et de pharmacie de Bucarest. Il avait fait son doctorat de médecine à Paris. Pendant la guerre de 1870, il organisa un service ambulancier avec le concours des élèves-médecins roumains de Paris. Il serait selon Sabine Cantacuzène le fils naturel de Franz Liszt et de Marie d'Agout, ce qui reste douteux. Il fut adopté par la famille d'Avilla, mais portait plus volontiers celui de Davila.

²⁰ Alice Joly de Bammeville (1836-1913), fut la présidente du comité directeur du pensionnat de jeunes filles de l'ER de Paris au 97, rue de Reuilly, tandis que son mari, le banquier Alfred André en fut le trésorier, et l'un des plus forts contributeurs de la SHPF, à laquelle il légua une importante collection de livres. Il écrivit un livre sur sa mère "Madame André-Walther".



Carol Davila



Alice Joly de Bammerville

Ste-Menehould, le 23 août 1870

Ma chère tante,

Je me hâte de vous dire que nous venons de faire bon retour. Hélas, nous avons été témoins de tristes scènes. Le champ de bataille de Ste Marie et St Privat était encore en partie couvert de ses morts, quand nous y sommes arrivés. Ils étaient là, couchés en lignes épaisses, avec quelques vivants, deux jours après le combat. Les pauvres blessés étaient à terre sur un peu de paille, plusieurs en plein air, et presque sans nourriture. Heureusement que les secours ont pu bientôt s'organiser. Les lignes prussiennes qui nous avaient été courtoisement ouvertes, ont ensuite trouvé sans doute notre présence gênante, et du Quartier Général de Doncourt, où est le prince Frédéric Charles, nous avons reçu l'ordre de partir pour Etain et Verdun, où nous sommes arrivés heureusement aujourd'hui.

De Ste-Menehould, nous allons nous diriger demain matin vers Vouziers et de nouveau vers Sedan, derrière l'armée française qui se concentre.

J'embrasse tendrement mes chers enfants.

Votre tout affectionné et dévoué.

F. Monnier

Frédéric Monnier, qui avait démissionné du Conseil d'Etat et pris la direction de la manufacture de porcelaine de Foëcy, se remaria en 1872 avec une jeune voisine de campagne, Ernestine Chenest (morte centenaire en 1948). De ce mariage sont issus :

-Louise Monnier (1872-1933), qui épousa Georges Bourgoin, sous-préfet, mère de nos cousines Jeanne Ferrand et Denise Sourice. C'est elle qui héritait des lettres et manuscrits de Louise Molitor.

-Auguste Monnier (1875-1915). Celui-ci, après des études brillantes qui le conduisirent au doctorat de droit à 21 ans, fut avocat à la Cour d'Appel de Paris. Personnalité remarquable, très cultivé, catholique pratiquant, patriote courageux, il épousa Blanche Adam, dont il eut deux fils, Claude et Michel Monnier. Il fut tué à Nieuport, en Belgique, en février 1915. Sa mort fut une très grande perte pour tous.

-Marguerite Monnier (1877-1953), mariée à Gaston Peugeot, ingénieur E.C.P. Très charmante femme, que nous avons beaucoup connue et aimée.

-Ernest Monnier (1879-1945). Homme intelligent, doué mais original. Licencié en droit, magistrat, substitut du procureur de la République à Châteaudun. Il quitta la magistrature pour la banque au Brésil, puis revint en France. Resté célibataire, il entra dans les noviciats des Chartreux avant la guerre de 1914. Bien que réformé, il s'engagea volontairement. Sous-lieutenant d'infanterie, puis capitaine, il eut une conduite glorieuse en France et en Orient sur les champs de bataille en 1914-18, et fut décoré. Prêtre séculier en 1928 à Laon, il termina curé de Saint-Eloy-de-Gy près de Foëcy, et avait des joutes homériques avec son cousin pasteur Henri en latin et en grec sur leurs différences religieuses. Après une attitude courageuse entre 1940 et 1944, il décéda en 1945.

Frédéric Monnier est mort à l'âge de 50 ans, en 1884. Il est enterré à côté de notre grand-mère, dans l'enclos Monnier au cimetière de Foëcy.

Les demi-frères et sœurs nés des deux mariages de Frédéric Monnier ont toujours été très liés.

Tandis que Philippe Monnier entrait dans la diplomatie, Louis Monnier, après plusieurs années de stage d'apprentissage à Dresde, Barcelone et Buenos-Ayres, devint en 1889, associé-gérant de la Banque André. C'est l'année suivante, en 1890, qu'il épousa Cécile Thuret, sœur cadette de notre mère.

André Monnier, après des études de lettres, fit de grands voyages, dont un voyage du tour du Monde, avant d'épouser, en janvier 1891, Henriette Thuret, sœur aînée de Cécile.

Enfin Isabelle Monnier, qui se maria à Crassier en 1892 avec le diplomate Emmanuel Schlumberger, frère cadet de Georges, tous deux petits-fils du grand industriel mulhousien Nicolas Schlumberger et de Jenny Hartmann.

Telle est cette "histoire des Monnier" qui conduisit de proches descendants d'authentiques paysans franc-comtois, à travers les tourments de la Révolution et de l'Empire, vers une conversion dont on peut dire qu'elle fut vraiment imprévisible, pour les voir entrer dans la grande bourgeoisie protestante parisienne du 19^{ème} siècle, y jouer un rôle par le fait de leur caractère et de leurs préoccupations sociales et religieuses.

L'"histoire des Thuret", nous allons le voir, n'est pas moins fertile en événements imprévus ...

Christian Monnier – septembre 1973

Extraits

du

Journal de la conversion d'Auguste Monnier et d'Isabelle Molitor

concernant leur passage à Lyon, puis dans la petite ville de Mens en 1833.

Avril 1833 - Départ de Nancy ...

15 avril. Auguste va voir Mr Monod²¹, de ce côté-là j'espère nous n'aurons pas de désappointements, et alors je serais dédommée de tout. Mr Monod avait été prévenu de notre arrivée, il parle à Auguste de la nouvelle naissance et il le fait assister à sa prière de famille. Ce soir nous irons l'entendre dans une conférence.

18 avril. Aujourd'hui nous devons quitter Lyon ; nous nous sommes décidés à y rester encore 4 jours ... Combien mon âme est changée depuis que j'ai quitté ce journal : au lieu de la tristesse et du découragement, j'y trouve la paix, la joie, l'espérance : je ne rapporte point ici nos entrevues avec Mr Monod, pourrais-je les oublier jamais ? Ah, puisse le bienheureux effet qu'elles produisent durer autant que le souvenir que j'en conserverai ?

20 avril. J'abandonne bien ce journal ; les choses qui m'occupent ne me paraissent pas de nature à y être consignées. Avant-hier soir, nous avons assisté à une réunion bien touchante chez Mr Monod. Hier soir, nous y sommes réunis à quelques Dames, c'est en sortant de là que je me suis sentie un vif désir de revenir à Lyon. Aujourd'hui nous nous sommes décidés. Je voudrais renoncer au voyage d'Italie, mais Auguste y tient. Hier matin, j'ai lu l'Appel aux Chrétiens, et cette lecture m'a fait regarder presque comme un devoir ce qui n'était d'abord pour moi qu'un plaisir bien grand, l'offrande de mes parures à l'Eglise Evangélique.

25 juin. J'ai bien négligé ce journal, aujourd'hui il faut tâcher de me rappeler le passé. Le 20, samedi soir, nous sommes allés chez Mr Monod, les autres personnes qu'il attendait ne sont pas venues, il nous a lu et expliqué la tentation ; nous lui avons parlé de revenir à Lyon, cela a paru lui a fait plaisir quoiqu'il nous ait de nouveau recommandé à ce sujet de ne point nous attacher aux hommes, mais seulement à Celui qui est tout-puissant.

Le dimanche 21 nous allons à l'office du matin, nous attendons Mr Monod jusque 4 heures et je n'oublierai jamais cette dernière visite qu'il nous a faite ; Il paraît touché de l'offre de mes parures et comme il prie pour nous et avec nous : en nous quittant il parle à Marie. Je regrette d'être obligée après son départ de m'occuper de soins matériels, mais il faut préparer le départ, nous assistons au Service du soir ; le discours paraît s'adresser à nous, j'en suis vraiment touchée ; Je reçois les adieux affectueux de Mme Monod et cette

²¹ Adolphe Monod (1802-1856), natif de Copenhague où son père fut le pasteur de l'église française avant de revenir à Paris. Il exerça son premier ministère à Naples pour la colonie de langue française, puis se convertit aux idées du "Réveil". Il fut nommé pasteur à Lyon en 1828, où il rentra en conflit avec la majorité libérale des "anciens" du consistoire.

journee est l'une des plus heureuse de ma vie. Le lendemain, l'effet en est continué, nous partons à 5 heures du matin, la matinée est charmante, tout est en feuilles et en fleurs, je vois partout la bonté et la puissance de Dieu, je le sens en moi, c'est le bonheur du Ciel. Je me sens transformée et je ne suis occupée que de plans pour l'avenir et surtout de notre futur culte domestique, ah : comment tout cela a t-il changé ? ... Auguste veut aller en Italie, il ne comprend pas ma position ...

...Vienne ... Valence ...Orange ... Avignon ... Nîmes ... Marseille ... Aix ... Gap ... La Mure ... Mens.

4 mai. Nous avons eu la visite de Mr Blanc²² et Mr Cadoret²³, nous les avons reçus sous les arbres, je me suis promenée et ensuite assise avec Mr Blanc, ses discours ont calmé mon découragement religieux. Je viens de lire avec intérêt ses rapports sur les écoles qu'il a donnés à Auguste ... Nous recevons la visite de Mmes Blanc et Cadoret et de trois autres Dames de Mens. La conversation se met bientôt sur des sujets religieux et je retrouve dans le discours de ces dames bien des impressions que j'ai moi-même éprouvées. Après le dîner, nous allons chez Mr Blanc, il me donne les titres de quelques ouvrages ; nous allons ensuite chez Mr Cadoret et je trouve beaucoup d'intérêt à sa conversation, et comme Mr Monod, il ne parle que l'Evangile à la main, et les passages qu'il lit font toujours impression ; il nous parle de la piété et de la foi des bons habitants des montagnes qui plaignent l'incrédulité et ne la comprennent pas ...

5 mai. ... Nous venons d'assister au Service du dimanche. Mr Blanc a prêché sur le Rédemption ; son discours était remarquable pour la chaleur et la clarté, et il m'a rapprochée de cette conviction tant souhaitée. En sortant de l'église, nous sommes entrés chez Mr Blanc, et nous avons appris avec plaisir qu'il venait de recevoir la croix de la Légion d'honneur en récompense de son zèle pour les écoles. Il nous a conté la conversion d'un ouvrier de Tullins qui, se trouvant à Paris, se laissa entraîner dans quelques réunions chrétiennes quoiqu'il fut d'abord très prévenu contre les doctrines protestantes ; il revint chez lui rempli d'ardeur, et la Bible à la main convertit d'abord sa famille, puis beaucoup d'autres personnes au point qu'il se forma une église évangélique dans cette ville d'abord entièrement catholique, il y a maintenant un pasteur qui voit son troupeau s'augmenter de jour en jour. J'ai eu la visite de Mmes Blanc²⁴ et Cadoret²⁵, de Mr et Mme Richard²⁶. Après

²² André Blanc (1790-1846), fut pasteur à Mens dès 1817, et fut président du consistoire de l'Isère en 1822. Il écrivit plusieurs livres qui portèrent controverse à l'église catholique, et notamment *Lettres à Lucie sur le canton de Mens*. Chevalier de la Légion d'honneur par décret du 1^{er} mai 1833.

²³ Samuel Laurent Cadoret (1802-1865) naquit à Gosport en Angleterre, fils du pasteur Laurent Cadoret (1770-1861), qui lui naquit à La Havane à Cuba, où son père Laurent Cadoret était un riche armateur catholique de Saint-Briec, mais décéda à Mens. Il fut pasteur à Mens de 1830 à 1865, où il épousa en 1831 Madeleine Priscille Richard, fille de Jacques Richard et sœur de Jean-Jacques Richard qui avait épousé Victoire Luya, dont il eut une fille Anaïs qui épousera Joseph Nogaret, pasteur à Sainte-Foy-la-Grande puis à Mens.

²⁴ Loréale, dite Adrienne David (1794-1860), native de Lyon, elle avait épousé en 1810 le pasteur Blanc à Genève. Elle décéda à Mens le 4 août 1860.

²⁵ Madeleine Priscille Richard, née à Mens le 28 octobre 1794, avait épousé le pasteur Samuel Cadoret le 21 novembre 1831. Elle était la sœur de l'avocat Jean-Jacques Richard qui avait épousé

avoir un peu causé, ces dames m'on conduite à la réunion de femmes qui a lieu les dimanches ; la plupart s'expriment en patois, mais je devinais la moitié de leurs discours, on me traduisait l'autre, et j'ai été on ne peut plus étonnées de tout ce que j'ai vu et entendu. Il y avait une nouvelle convertie qui a dit qu'elle avait enfin trouvé cette paix qu'elle désirait depuis longtemps. Mme Cadoret a fort bien établi la différence de la conversion qui commence par l'intelligence et de celle qui commence par le cœur, elle a si bien décrit ma position que je n'ai pu m'empêcher de le lui dire, on a fini par une prière faite de cœur, par une pauvre paysanne et dans des termes étonnants, bien choisis et sans hésitation. J'ai été bien touchée en l'entendant prier en terminant pour la chère sœur qui était venue les visiter et qu'elles ne reverraient probablement plus, pour mon mari, pour la bénédiction de leur voyage J'ai ensuite assisté à un service l'après-dîner, j'ai écouté avec beaucoup d'intérêt le discours de Mr Blanc dont je me suis fait de nombreuses applications, il a prêché sur les versets 38 à 45 du chapitre XII de St Mathieu, j'ai retrouvé à l'église Auguste, et au retour, il m'a conté la mort de Mr Vinchi, italien réfugié à Mens.

8 heures du soir. J'ai fait mes adieux avec une véritable peine à toutes les excellentes gens que j'ai connues ici ; j'ai encore le cœur plein de l'affection que tout le monde nous a témoignée. Mme Blanc m'a d'abord conduite chez Mme Cadoret où étaient Mr et Mme Richard ; la conversation a été fort intéressante, c'est-à-dire qu'elle a été religieuse, mais il n'y en a pas d'autres dans ce pays, on se trouve parler de ses sentiments les plus intimes et à cœur ouvert avec des personnes qu'on a jamais vues et elles vous comprennent à merveille et même vous devinent. On a parlé de la corruption de l'homme, de la prédestination ; je suis partie à regret, pressée par le temps, on m'a menée ensuite chez Mme Bachasse²⁷ que je ne connaissais pas et que j'ai trouvée fort bien, la conversation n'a pas languie et qu'elle est différente ici de celle du monde, ni froide ni insignifiante. J'ai ensuite été chez Mme Michel²⁸ où j'ai encore trouvé plus d'abandon et d'intérêt, elle m'a rassurée sur ma conversion, et encouragée, nous nous sommes quittées avec affection, elle m'a serré les mains en me faisant les plus tendres souhaits. Mme Chagnard²⁹ m'a aussi vivement touchée en m'embrassant les larmes aux yeux, me demandant de ne pas l'oublier et de donner à Mens de mes nouvelles, nous nous sommes mutuellement demandées nos prières, les siennes doivent être bénies, j'ai vu chez elle son père, ancien ministre non converti ; j'ai terminé mes courses par Mme Garnier et je suis rentrée chez Mme Blanc le cœur plein de tout ce qui venait de se passer ; une femme de Mens, que je ne connaissais pas est venue aussi me serrer les mains en me faisant souhaits et exhortations. Auguste est alors rentré avec Mme Blanc. Mr Cadoret les a suivis et nous avons causé de cœur, nous avons parlé d'une correspondance avec Mens, elle me sera bien douce et d'un grand secours,

à Mens, le 11 janvier 1821 Victoire Luya, dont la fille Elise épousera le pasteur Joseph Nogaret, pasteur à Mens de 1846 à 1855.

²⁶ Jean-Jacques Richard et Victoire Luya vus précédemment.

²⁷ Pierre Bachasse, né à Mens le 9 janvier 1805, y avait épousé le 28 novembre 1832, Marguerite Victoire Joubert, née à Mens le 16 septembre 1805, où elle décédera en 1837. Leur fille, Victoire Céline Bachasse épousera en 1853, l'instituteur Jean Pierre Luya. Son oncle César Luya, témoin à leur mariage, était tisserand et marchand de tissu.

²⁸ Adélaïde Richard, née en 1786, avait épousé en 1811 à Mens le capitaine Jean Jacques Antonin Michel, natif d'Orpierre dans les Hautes-Alpes et qui fut baptisé "au désert".

²⁹ Marie Suzanne Morel décéda peu après, en 1834 à Mens. Elle avait épousé le 4 juillet 1823 à Mens le négociant Jean Chagnard qui décédera 50 ans plus tard à Mens en 1884.

qu'on serait heureux de vivre ici : les excellentes gens : Auguste en est aussi touché que moi. Mr Cadoret nous a conté les pleurs d'un jeune homme en entendant parler de nous, on voit en nous ici l'œuvre de Dieu. Ah ! Qu'elle l'accomplisse : le bon Mr Blanc veut venir encore demain matin nous faire ses adieux et nous accompagner. Que le temps passé ici m'a paru court ! J'ai bien du regret de partir si tôt. Mens est plus intéressant que l'Italie. Nous y étions bien de toutes manières. Nos hôtes sont polies et attentives, nous avons deviné qu'elles sont protestantes.

7 mai. Hier à peine levée je suis descendue et j'ai trouvé dans la rue Mr Blanc. Je me suis promenée avec lui sous les arbres, il nous a ensuite accompagnés jusques hors la ville. Je suis partie remplie des plus doux sentiments et heureuse pour le présent et l'avenir.

Puis ce fut un retour sur Lyon pour y retrouver le pasteur Monod, avant de remonter vers Nancy en passant par Genève.



Temple de Mens

LES GUÉRIN DE NÎMES AU XIX^e SIÈCLE, UNE FAMILLE DE LA CAMPAGNE A LA VILLE

L'innovateur

Il a 15 ans et du caractère ! Samuel Guérin est le septième des 9 enfants de Jacques 2 Guérin, cultivateur et propriétaire foncier à Vic-le-Fesq. Sa mère, Louise Dumas, est usée par le chagrin d'avoir perdu sept de ses enfants. Il lui reste Jacques 3 Guérin, l'aîné qui a épousé Victoire Ducros il y a un peu plus de 7 ans, fille de l'agent du château du Fesq. Ils ont déjà 3 fils : Jacques 4 Guérin, Claude Guérin et le petit Frédéric Guérin, qui n'a que 2 ans.

Naturellement c'est Jacques Guérin et Victoire qui ont la propriété familiale du père et avec ses trois garçons la relève est assurée. Il faut dire que Jacques Guérin, père, est bien occupé, puisqu'il est le maire de Vic-le-Fesq, depuis que cette fonction lui est devenue accessible après la Révolution et que, de ce fait, il laisse passablement Jacques et Victoire s'occuper de la propriété. C'est d'ailleurs lui-même qui les a mariés. Samuel Guérin, de 7 ans plus jeune que son frère, se sent un peu exclu. Il aide bien sûr à l'exploitation, mais n'en a guère de plaisir. Sa mère le préfère sans doute ; il en a conscience par les attentions affectueuses qu'elle lui témoigne, par sa prévenance protectrice naturelle. Mais cela ne pèse pas lourd, lorsque Samuel Guérin et Prosper Pallier son ami de toujours se retrouvent, la journée finie. Prosper Pallier a quasiment le même âge et une ambition à la démesure de leurs 15 ans ! Cela fait déjà quelques mois qu'ils caressent un projet qui alimente sans fin leurs conciliabules : partir pour la ville et faire fortune.

Ce soir-là, il s'est attardé à table, a posé, bien à plat, ses mains sur le bois noir et dur pour se donner une contenance, avoir l'air calme et résolu. Maître Jacques Guérin, son père, l'écoute au bout de la table. La lumière de la lampe à pétrole fume légèrement des volutes noires que fixe distraitement l'adolescent. Son frère est ressorti, dès la fin du repas, et Victoire est allée coucher le petit Frédéric ; quant aux deux autres, ils aident, plus ou moins, bonne-maman à la vaisselle.

Lorsque Samuel Guérin eut terminé d'expliquer son projet, le silence se fit. Louise, sa mère, prenait soudain garde de ne pas trop choquer les assiettes. Elle avait évidemment tendu l'oreille pour suivre, de loin en loin, le monologue de son fils. Les mains de Samuel Guérin, emportées par la gravité du moment, s'agitaient malgré lui. Il se prit même à pianoter des doigts pour maîtriser la tension, affichant ainsi une décontraction qu'on lui prêtait souvent. Il s'attendait à un refus catégorique, lorsque son père se mit à parler lentement. Il n'était pas contre ; d'autant qu'il connaissait bien et appréciait les Pallier. Il lui parla de ce grand-père qu'il n'avait pas connu puisqu'il était mort 3 ans avant sa naissance, qui avait choisi, lui aussi de quitter son village natal, Congénies, étant le cadet d'une nombreuse famille, pour épouser sa grand-mère Jeanne Brun qui était de Vic-le-Fesq...

Ainsi peut-on imaginer ce qui s'est réellement passé vers 1822 chez cette famille de terriens. Situation assez fréquente lorsque la propriété familiale ne permettait pas à deux ménages de pouvoir y vivre. Deux générations de Guérin à Vic-le-Fesq n'avaient sans doute pas permis d'acquérir un grand domaine.

Jacques 1 Guérin était fils de Pierre Guérin et d'Antoinette Audoyer de Congénies. Cette famille protestante était installée depuis fort longtemps dans ce village de la Vaunage. Pierre Guérin l'ancêtre, fils d'autre Jacques Guérin, cordonnier, s'était déjà fait remarquer en cachant Paul Rabaut à la combe de Biau. Il s'était remarié en 1746 avec Marie Delord qui lui avait donné 7 autres enfants. C'était eux qui avaient dû fuir vers la Suisse en 1752, sous couvert d'aller voir la famille, non sans avoir auparavant rentré, de nuit, les récoltes chez de proches parents auxquels il avait également confié la garde de leur deuxième fils, Jacques 1, seul baptisé catholique. Une partie de la famille avait été incarcérée à Belley, aux confins de l'Ain et de la Savoie. Le père et son aîné avaient pu échapper et trouver refuge en Suisse.

Après de multiples péripéties, Pierre Guérin, était parvenu à ramener tout son monde et à recouvrer ses biens confisqués.

Quant à leur fils Jacques 1 Guérin, resté au pays, il s'était installé dans le pays de sa femme à Vic-le-Fesq.

On peut s'étonner que les parents de Samuel Guérin aient accepté le projet quelque peu fantaisiste de leur fils. Mais il faut se souvenir qu'en ce temps-là, 15 ans c'était déjà un âge conséquent au regard de la brièveté de la vie. La suite des événements et les conditions de ce départ de Samuel Guérin vers Nîmes nous sont contées par une tradition orale parfois divergente sur les détails, mais convergente sur l'essentiel.

Louise Guérin-Gothié, la petite-fille de Samuel Guérin, écrit :

Grand-père Guérin, né à Vic-le-Fesq voulant être épicier est venu à Nîmes avec son père et s'était arrêté à St-Peyre pour se reposer, dîner et boire à la source ; il avait admiré ce coin. Il est resté à Nîmes un certain temps chez un épicier...

Jacques Guérin, arrière-petit-fils raconte :

Le grand-père, Samuel Guérin, qui était arrivé à Nîmes, à pied, était allé s'abreuver à la source de St-Peyre, parce qu'il n'avait pas le sou. Il est arrivé et il a dit quand j'aurai fait fortune, j'achèterai St-Peyre. Et il a acheté St-Peyre, parce qu'il avait bu à la source. [...] Il était intelligent, mais au caractère épouvantable.

Et Christine Maureau-Boissier, arrière-arrière-petite-fille : *Samuel est parti de Vic-le-Fesq, tout jeune, étant fils cadet, pour aller à Nîmes gagner sa vie. Il est venu à Nîmes à pied avec Pallier (Prosper à une autre occasion).*

On imagine les deux garçons, à mi-chemin de leur parcours, fatigués par le vent ou la chaleur, découvrant avec émerveillement la fontaine fraîche et ombragée, juste en face du relais de poste qui desservait Parignargues, appelée baraque des joncs. Cette source était bien connue, mentionnée dès le XV^e siècle sur l'itinéraire imposé au commerce du sel. C'était

d'ailleurs, à l'époque, un lieu fréquenté par des malandrins, probablement garçons de ferme du château de Saint-Pierre-de-Vacquière, qui rançonnaient les convois !

L'endroit, par son charme et sa quiétude, apporta un tel réconfort à nos deux marcheurs, qu'ils convinrent que le premier qui réussirait dans cette folle aventure l'achèterait. Pari d'adolescent, mais pari tenu, comme on le verra.

Il est bien possible que Samuel Guérin et son ami aient eu un point de chute à Nîmes, quelque parent sans doute. Toujours est-il que très rapidement Samuel Guérin trouva un emploi chez un épicier, dans une échoppe rue Porte de France, précise l'une de ses descendantes. Outre sa fonction de coursier, il aurait passé ses journées à piler le sel et le poivre, voire à fabriquer des bougies. Quand on n'a pas le sou, tout est bon, même si on nourrit des rêves de conquête.

Combien de temps se passa-t-il ? Rien ne nous le précise ; un détail cependant rapporté par Gilberte Miaulet, arrière-petite-fille, pourrait bien nous renseigner. Elle raconte que Samuel Guérin et son ami Pallier vendaient des tresses et des lacets sur les marchés et qu'on pouvait les voir étaler leur marchandise dans un parapluie retourné. Faut-il voir ici les débuts de la future industrie de Samuel Guérin ?

Robert Clément, dans son livre *Souvenirs d'un vieux nîmois*, écrit :

Comment d'une petite idée peut jaillir une grande fortune.

Un certain Monsieur Guérin [...] eut un jour un éclair de génie, aussi simple que l'œuf de Christophe Colomb ! Il suffisait d'y penser. Alors que jusqu'à ce jour, les lacets étaient tressés jusqu'à leur extrémité, ceux-ci après quelques jours d'usage s'effiloçaient et nécessitaient que l'on prenne cette extrémité entre les doigts mouillés ou que l'on dispose d'un passe-lacet, ce qui n'était pas toujours le cas, pour les introduire dans les œillets et les passants, M. Guérin eut l'idée de les insérer dans un léger bout de métal pour en faciliter l'introduction. M. Guérin fit reconnaître son invention d'une façon officielle pour défendre ses droits : à cette époque, c'était le conseil des Prud'hommes qui recevait et enregistrait ces déclarations.

Même si nous ne savons pas exactement quand cette idée originale fusa dans le cerveau de Samuel Guérin, il est indiscutable que cette innovation lui permit de faire d'excellentes affaires qui le conduisirent à la réussite.

Durant cette période, il est également évident que Samuel Guérin retournait assez régulièrement à Vic-le-Fesq (selon ce que Louise, sa petite-fille, raconte, il faisait *les voyages à cheval par des chemins peu sûrs où il avait été arrêté par les bandits* [...]). Il faisait d'autant plus souvent le voyage que, conquis par l'avenante sœur de Victoire (la femme de son frère aîné), il se mit à la fréquenter au point de demander, un beau jour, à Jacob (Isaac) Ducros la main de la belle Alexandrine.

L'affaire fut rapidement concrétisée puisqu'il l'épousa, le 16 novembre 1827. Elle n'avait que 19 ans et lui 20.

Le 13 octobre 1828, naquit au 7 chemin de Saint-Gilles, le petit Samuel 2 Guérin. Un père normal aurait sans doute profité de cet évènement pour être davantage à la maison, mais ce n'était pas le cas de Monsieur Guérin, dont on dira plus tard qu'il avait un *tempérament peu commode*, qu'il se plaisait à relever des défis impossibles et que sa *plus grande joie était de maîtriser des chevaux fous*.

L'attelage qu'il s'appropriait à dompter n'était pas une mince affaire. Le 14 décembre 1828, deux mois après la naissance de leur enfant, Samuel Guérin installa *la fabrique* au 38 de la rue Saint-Mathieu (à l'angle de la rue de la Pitié). C'est à cette date que, selon le magnifique tableau que ses ouvriers lui offriront 50 ans plus tard, il *importa à Nîmes la fabrique de lacets*.

Selon cette expression, il est bien possible qu'il ait racheté le matériel d'une ancienne manufacture. Il avait dû débiter avec très peu de moyens. Certaines sources précisent même que son atelier était rue de l'Horloge, et l'on peut imaginer le jeune homme occupé dans un petit réduit à sertir de métal des paires de lacets qu'il revendait au grand bonheur de ces dames qui n'avaient plus à s'escrimer sur des œillets impossibles à franchir.

De nos jours, les scratchs, velcros et autres fermetures éclair ont remplacé ce qui était un accessoire de base, tant pour les chaussures que pour les corsets, jupons et froufrous féminins. Mais c'était mal connaître Samuel Guérin que de penser qu'il se contenterait, même s'il avait un certain succès, de rester un gagne-petit.

Sur le fronton de la fabrique le nouveau chef d'entreprise qui n'avait pas même 22 ans, fit inscrire, avec fierté : *Manufacture de Tresses et Lacets, Samuel Guérin*.

Vers 1830, un évènement qui aurait pu être plus tragique survint. Des révolutionnaires allumèrent un incendie à la fabrique de la rue Saint-Mathieu (probablement pendant le soulèvement des *trois glorieuses* 27, 28 et 29 juillet 1830 qui conduisit à l'abdication de Charles X). Une ouvrière, heureusement, sauva le petit Samuel 2 Guérin en le portant dans son tablier.

Le 6 septembre 1831, Alexandrine, sa jeune femme mourut. Samuel Guérin se retrouva seul avec son fils. Certains, à sa place auraient sombré dans le chagrin et la déconvenue ; pas lui ! Il avait fait la connaissance d'une famille de Vauvert, devenue nîmoise, les Sarrus. Auguste Sarrus était lustreur en soie, Paul Sarrus était boulanger. L'année n'était pas encore achevée, qu'il épousait, sans s'encombrer des traditions de veuvage, la fille du boulanger, une beauté de 22 ans, Alexandrine Sarrus.

On peut se demander si cet évènement était simple arrangement ou commodité. Je ne le pense pas. Trouver une mère au petit Samuel qui venait d'avoir 3 ans, assurer sa notoriété de nouveau bourgeois, auraient pu expliquer un mariage aussi rapide.

Je crois que Samuel Guérin était plutôt une personnalité qu'animait un grand dynamisme, un appétit de vie et de grandes passions. Quoi qu'il en soit, lorsqu'on contemple le tableau qu'il fit faire de sa nouvelle femme, on ne peut que constater qu'il avait su la parer et la choyer.

Très vite un détail, rapporté par ses descendants, nous montre à quel point Alexandrine Sarrus sut s'épanouir et s'investir dans l'aventure de son mari.



Alexandrine Sarrus (1809-1884), vers 1831



Samuel I Guérin, vers 1880

© Daniel Gothié

Samuel Guérin avait fait installer un grand appartement au-dessus de la fabrique rue Saint-Mathieu, et il arrivait fréquemment qu'Alexandrine descendît à l'atelier où s'activait un personnel déjà nombreux, essentiellement féminin. De petites machines, le plus souvent manuelles, étaient utilisées. Il y avait des métiers à tisser particuliers permettant la confection des tresses et des lacets, machines que son génial mari cherchait constamment à améliorer. Il avait le don, pour s'affranchir des sous-traitants, d'imaginer toutes sortes de mécaniques permettant de transformer la matière textile en écheveaux, bobines, canettes et navettes, de telle sorte qu'il pouvait, sur place, alimenter ses métiers en étant le moins possible tributaire de ses fournisseurs.

Alexandrine discutait souvent avec Samuel Guérin des petites améliorations que l'on pourrait envisager pour rehausser la qualité ou rentabiliser la production, mais aussi pour orner et embellir les modèles. C'est ainsi qu'un beau jour, elle eut, elle aussi, une idée de génie. Une idée que seule une femme adepte de la souplesse gracieuse et du confort agréable des vêtements pouvait avoir. Chacun sait que tout tissage nécessite que la trame et le fil de l'alène soient bien tendus pour que le dessin reste homogène, dense et serré. Cela donnait un résultat plutôt rigide et guindé ne se prêtant guère aux courbes féminines. Je ne sais, à ce jour, comment elle parvint à intégrer dans le tissage des fibres élastiques, mais ce qui est sûr, c'est que le résultat fut à la hauteur de ses espérances et que l'invention se répandit comme une traînée de poudre.

Imaginez aujourd'hui, personne ne songerait à se passer de l'élasticité dans le vêtement, c'est devenu tellement naturel qu'on n'y prête plus aucune attention.

Le plus extraordinaire c'est qu'Alexandrine sut mener de front ses innovations dans la manufacture et sa vie de mère au foyer. En 1832, 1836, elle eut successivement Alexandrine, Paul puis Marie en mai 1840. Le 14 décembre 1840, l'invention des lacets élastiques était déposée. Finis les carcans emprisonnant la beauté, l'élégance pouvait enfin respirer !

A partir de 1839, les inventions et la production de la manufacture feront l'objet d'expositions et de récompenses dépassant largement la renommée locale. Ces médailles seront rassemblées sur un tableau qui dut trôner dans le bureau de la direction avant d'échoir dans le salon de la propriété de notre grand-mère Guérin à Saint-Laurent-la-Vernède et d'alimenter notre curiosité d'enfants.

La première médaille fut de bronze à l'exposition des produits de l'industrie en 1839 à Paris, ornée du profil de Louis Philippe. L'honneur fut renouvelé en 1844, peut-être à la suite de l'invention déposée le 16 octobre des bas à jarretières élastiques, et en 1849 à l'exposition nationale des produits manufacturiers de Paris.

Le personnel employé était de plus en plus nombreux. Il n'était pas rare que plusieurs membres d'une même famille soient engagés ; des amis, des relations, beaucoup de jeunes, voire des enfants, sans doute plus adroits pour les travaux minutieux. Chacun avait son secteur spécialisé, adapté à ses capacités et lui permettant de se perfectionner. Contremaîtres, comptables, employés de bureau ou d'expédition et tout un secteur publicitaire, sans lequel le progrès de la maison n'aurait pas eu l'impact souhaité, avec représentants, voyageurs de commerce. Samuel Guérin se réservait sans doute la primeur des expositions. Il avait coutume de déclarer que "Les peuples forts se lèvent de bonne heure" et qu'*il faut être au travail avant les ouvriers*. C'était un travailleur infatigable qu'on se plaisait à surnommer "le Grand Guérin" ou *le Bâtitteur*.

C'est au milieu de cette avalanche de distinctions que naquit, en 1849, le dernier enfant de Samuel Guérin : Louis Jules Samuel Alexandre, mon arrière-grand-père.

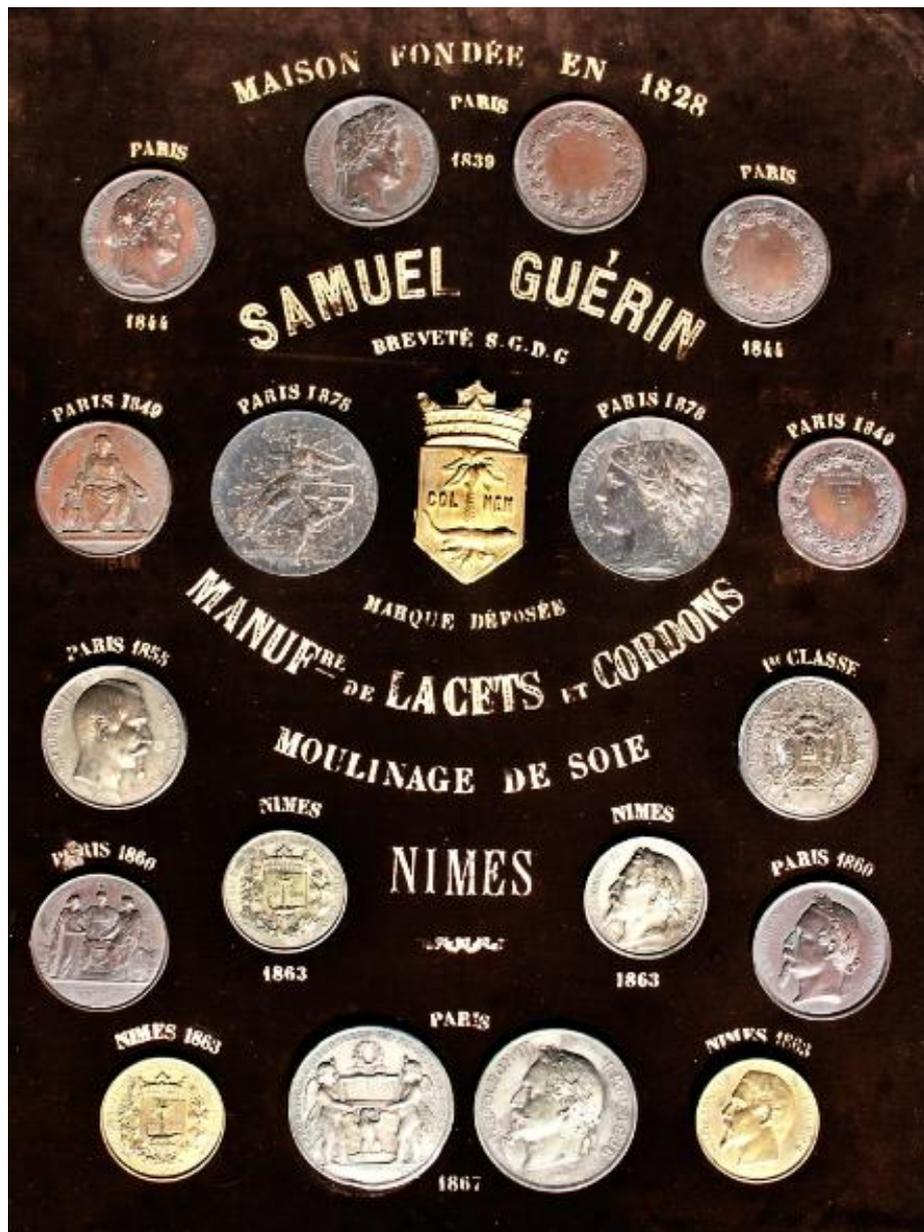
Pour fêter cette irrésistible ascension et parce qu'il n'avait rien oublié de son odyssée, Samuel Guérin décida, comme il se l'était promis en se désaltérant jadis à la fontaine de Saint-Peyre, d'acheter le domaine. Pari d'enfant tenu !

C'est en 1855, à l'exposition universelle, que Samuel Guérin reçut l'une de ses plus belles consécration. C'est là qu'il exposa le fameux métier à tisser les tresses élastiques et qu'on lui décerna la médaille de première classe. De nombreux industriels du textile européen, 20 pays étant représentés, s'intéressèrent à l'innovation. De là sans doute viennent les relations très nombreuses que la manufacture entretint avec l'Allemagne, la Suisse, l'Autriche, l'Italie, la Grande-Bretagne et les Pays-Bas. C'est peut-être également à cette occasion (à moins que ce ne soit à l'occasion de la remise de sa Légion d'honneur) que Samuel Guérin fit réaliser un tableau le représentant, grandeur nature, accoudé à son métier à tisser. On a malheureusement perdu la trace de cette toile en Alsace à la suite d'un bombardement durant la guerre de 1939-1940.

Diverses expositions et commémorations, avec leurs médailles naturellement, se succédèrent durant les 10 années qui suivirent : commémoration du traité de commerce avec l'Angleterre, par exemple en 1860. En 1863, alors que Samuel Guérin est reconnu dans le tout Nîmes, faisant partie du conseil municipal, on lui attribue la médaille d'or de la ville.



Fabrique de lacets Guérin (1890). Expédition et groupe de femmes.



Exposition universelle - médailles © Daniel Gothié

Largement installé dans la réussite, mais sûrement pas à court d'idées novatrices, ni de rêves d'extension, Samuel Guérin fait, le 15 juillet 1865, l'acquisition remarquable d'un hôtel particulier, derrière l'Église Saint-Paul, non loin de la fabrique : le château Fadaise.

Construit en 1682 par l'architecte Gabriel Dardalhon pour noble Pierre de Serre, seigneur de Saint-Côme, cet édifice était bien connu des Nîmois qui entretenaient à son égard toutes sortes de légendes. On le disait fréquenté par des fées (à cause de son nom, qui, plus prosaïquement, pourrait venir du nom de la colline "des Fades"), voire hanté !

Hanté, le quartier le fut à une récente époque, mais par une autre sorte de farfadet, puisque les péripatéticiennes en firent leur plaque tournante !

C'est une belle demeure aux colonnes élancées, garnie de feuilles d'acanthé, de balcons et de terrasses du plus bel effet. Le péristyle d'entrée gardé par deux lions très distingués et la façade arrière ouvrant sur un élégant jardin enclos de hauts murs. La famille Guérin gardera cette résidence une soixantaine d'années. Nul doute qu'elle convenait au standing de ce riche industriel. Les hôtes de Samuel Guérin savaient sûrement vanter la munificence du grand salon où l'on recevait, avec ses hautes portes de chêne, ses mosaïques décorant le sol à la "romaine", son lustre majestueux suspendu au vaste plafond en relief, sa galerie d'orangers prenant jour sur le jardin. Ce lustre de cristal, qui faisait la fierté de Samuel Guérin, était, selon certains descendants, le cadeau extraordinaire d'un de ses fidèles anciens employés, Félix Escalier, vers 1870. Celui-ci avait travaillé au côté de Samuel Guérin durant les 20 premières années, avant d'aller faire fortune, avec sa femme, auprès de Napoléon III. Lui était le coiffeur particulier de l'impératrice et son épouse sa modiste. De retour à Nîmes, le ménage aurait fait à Samuel Guérin cet impérial cadeau.

Cette époque napoléonienne était particulièrement appréciée de la bourgeoisie de Nîmes. L'impératrice Eugénie n'avait-elle pas autorisé à nouveau les corridas à l'espagnole ? Chacun s'ingéniait à ressembler à l'Empereur et le port de la moustache et de la barbichette était devenu naturel.

Aux tresses et lacets, on avait ajouté, grâce aux moulinages de soie, la fabrication de "padoues", et surtout toute une panoplie d'articles de bonneterie, allant jusqu'aux ressorts pour crinolines. Le comble, qui relança la fortune déjà cossue de l'industriel, fut l'invention déposée le 17 avril 1867 de la "ganse impératrice". Malgré toutes mes recherches, je n'ai pu retrouver le dessin de cette ganse et ce qui en fit son originalité remarquée aux revers des vestes. Il est fort probable que ce motif, dessiné pour l'impératrice, fut utilisé pour les uniformes de l'armée impériale. Avec un tel client, la fortune était assise et l'opulence de Samuel Guérin se concrétisa par une série impressionnante de possessions immobilières, particulièrement au quai de la Fontaine¹, rue Plotine et rue Auguste.

Mais l'immobilier de rapport n'était pas son unique objectif. En 1868, Samuel Guérin acheta une ancienne filature à Pont-des-Charrettes, près d'Uzès. La vente se fit par adjudication, sans doute après une faillite ; plusieurs filatures du val d'Eure et de l'Alzon ayant été détruites lors de la crue de 1866. La nouvelle usine de blanchisserie qui vit le jour permit une plus grande autonomie à ce qu'on appela désormais "la vieille fabrique". Plus tard, Samuel Guérin installera son industrie grandissante juste à côté, rue Porte de France ; tout en conservant l'appartement et les locaux de la rue Saint-Mathieu. Une série de photographies de la manufacture en 1890, don précieux de deux descendantes, nous a aidé à décrire l'équipement extrêmement varié et son important personnel, quelque 200 employés !

¹ Il fit construire au n° 2 un luxueux immeuble vers 1866.



Le château Fadaise

© Daniel Gothié

La guerre de 1870 ne semble pas avoir trop affecté cet essor. Samuel Guérin avait bien tenté de dissuader son plus jeune fils, Louis, très investi dans la direction, en lui payant un remplaçant. Mais, c'était sans compter sur le caractère du jeune Louis Guérin qui, s'il est qualifié de *doux, studieux et intelligent* par sa fille écrivant plus tard ses souvenirs, n'en a pas moins bravé son père en s'engageant comme officier dans le détachement des mobiles du Gard. Le discret, mais intrépide jeune lieutenant sera d'ailleurs décoré pour *fait héroïque* accompli juste le jour de ses 22 ans.

Louis Guérin écrira, du reste, ses souvenirs dans un livre qu'il fera paraître sans même la mention de son auteur ! Aventure qui dépassera largement cette Légion d'honneur, dont on lui annonça la remise alors qu'il se trouvait sur la toiture du château Fadaise à éteindre un feu de cheminée, puisqu'il n'aura de cesse de faire réaliser un monument commémorant le souvenir de ses camarades durant cette courte guerre, dont la mort même pouvait apparaître comme un sacrifice inutile. A force de persévérance et grâce entre autre à

une "grand corrido" qu'il organisera en 1897, le monument sera érigé, vers 1900, place d'Assas. Plus tard il sera déplacé place du Guesclin, près de la préfecture.

La dernière acquisition du grand Samuel Guérin, et non des moindres, fut l'ancienne gendarmerie, construite sur l'emplacement de l'ancien château, à côté de la porte Auguste. C'est en 1872 qu'il l'acquit par adjudication, pour la somme de 130.000 F, les bâtiments étant en partie en ruine. Lors de la démolition, plusieurs inscriptions furent mises à jour, dont l'une relative à un certain Titus Julius Dolabella. Samuel Guérin fit don à la ville de ces vestiges.

Il fit alors construire un imposant bâtiment dont le style austère, rectiligne et symétrique n'est pas particulièrement gai, mais qui avait l'originalité d'y ménager un passage couvert, surmonté d'une verrière, propre à recevoir des commerces. Il y laissera son nom, puisqu'il s'agit du passage Guérin, gravé au fronton de l'entrée donnant sur le boulevard de l'amiral Courbet.



Passage Guérin la galerie

© Daniel Gothié

Le 14 avril 1878, pour couronner une si belle carrière, les ouvriers et employés des usines de Nîmes et d'Uzès firent frapper une médaille en argent qu'ils offrirent à Samuel Guérin à l'occasion du cinquantenaire de la fondation de la maison. Quelque temps plus tard, un somptueux tableau fut réalisé comportant les noms des principaux employés, le rappel des inventions et distinctions dont la dernière médaille de 1^{ère} classe de l'exposition de 1878 ; et par-dessus tout, trônant au milieu, sur un ovale de velours, la Légion d'honneur décernée à Monsieur S. Guérin le 24 juillet 1879. Suivait un compliment en vers dont la pompe ferait sourire aujourd'hui, se terminant en ces termes :

*Comme le laboureur qui s'en revient des plaines
Le soir après de durs travaux.
Car c'est votre sueur qui féconda vos gerbes,
vous fûtes seul votre ouvrier,
montrant comment se font les récoltes superbes
Lorsque l'homme veut travailler !*

Nous sommes à Saint-Peyre, près de Parignargues dans la propriété Guérin avec son magnifique parc, agrémenté d'une pièce d'eau alimentée par une petite rivière qui serpente sous les frondaisons. Un petit pont, dont l'élégante arche de fer, matériaux à la mode depuis les prouesses d'Eiffel, enjambe le flot calme. Des barques s'y promènent nonchalamment. Il y a même quelques baigneurs. Nous sommes le 4 août 1879. Des employés de la fabrique s'affairent et disposent dans la grande cave qui servira de salle de réception les 65 couverts. Sélima, la femme de Samuel 2 Guérin et Marie la toute jeune femme de Louis Guérin fixent des tentures aux murs et mettent la dernière main à la décoration...

Mais laissons Marie Laporte, l'épouse de Louis Guérin, raconter :

La cuisine était très bien faite, les petits cochons cuits très à point. Le vin de Bordeaux et de champagne n'ont cessé de couler et je pourrais dire de produire, sur quelques têtes peu solides, leur effet soit de gaieté, soit de tristesse. Le père Gilles pour sa part a été obligé de se coucher sous des saules pour cuver son vin qu'il n'a pas à ce qu'il paraît des plus gais. Nos employés sont arrivés le matin à 8 heures à St-Peyre où ils ont mangé dans le pré une tranche de saucisson. Ensuite ils sont venus boire le vermouth à notre puits à roue [...].

On a porté à la grande table toute sorte de toasts plus beaux les uns que les autres. Mon Beau-frère Samuel [51 ans] a dit à peu près en ses termes : - Nous avons à cette table deux enfants dont l'un sera s'il plaît à Dieu le chef de la maison Guérin (notre Paul) et l'autre (le fils aîné de Gaspard) le chef de ses mécaniciens.

Au café toute la jeunesse de Parignargues est arrivée en masse, et on a ouvert les portes de la cave et tout le monde est entré. Alors Louis a remercié très affectueusement cette jeunesse de la simpatie [sic] qu'elle nous témoignait et a invité nos employés à offrir leur place aux jeunes filles auxquelles on a servi le café, une fois les places prises par les Parignarguais. Nos Nîmois ont fait la farandole autour de la table. Après cela le hautbois que Louis avait fait venir a fait danser dans le pré toute la population. A 7 heures départ pour Parignargues, où moi et les enfants sommes venus en voiture, tour du village en chantant et les drapeaux et le hautbois en tête. Bécagelle a été chargée de porter les restes chez nous sur la table de pierre avec quelques verres et quelques assiettes et vers 9 heures tout le monde a mangé droit et sur le pouce ce qu'il y avait de reste du dîner, un tonneau de vin de St-Peyre

avait suivi le cortège. A 10 heures promenade autour du village et danses sur la place de la mairie, à 11 heures ou minuit départ des omnibus pour Nîmes...

Cette fête exceptionnelle, à l'initiative des fils de Samuel Guérin, fut sûrement ressentie par le vieillard de 72 ans comme un apogée, un honneur partagé par tous et surtout le gage de la pérennité de son entreprise. Samuel 2 Guérin restait partie prenante, mais les espoirs de l'auguste fondateur reposaient davantage sur Louis Guérin, et après lui sur son fils Paul. Il était bien entendu que le flambeau serait transmis par les porteurs du nom de Guérin. Samuel 2 Guérin avait en effet 4 filles et son frère Paul était davantage attiré par la gestion de ses nombreuses possessions immobilières. L'ancêtre avait préféré Louis Guérin, de 20 ans plus jeune que Samuel. Peut-être parce qu'Alexandrine, sa seconde épouse, s'était tant impliquée dans les progrès de l'entreprise.

C'est de cette époque que datent des photographies de Samuel et d'Alexandrine en grand appareil.

Durant la dernière année de la vie de Samuel Guérin, son fils Louis Guérin prit pratiquement toute la responsabilité de la manufacture. Le 8 mars 1886, à 11 heures, Samuel Guérin s'éteignait au château Fadaise.

Le lendemain dans *Le Midi*, on pouvait lire :

Nous avons le regret d'annoncer la mort d'un des hommes qui ont créé à Nîmes une de ces industries occupant un nombreux personnel, le chef d'une des maisons les plus anciennes, les plus importantes et les plus honorables de notre ville.

M. Samuel GUÉRIN, fabricant de lacets, chevalier de la Légion d'honneur, est décédé ce matin dans la quatre-vingtième année de son âge.

Nous n'apprendrions rien à nos concitoyens qui le voyaient à l'œuvre depuis tant d'années, en rappelant ici sa très remarquable intelligence, ses habitudes d'ordre et de travail infatigable qui, même alors qu'il avait conquis la fortune, qu'il était secondé par plusieurs de ses enfants, qu'il était arrivé à la vieillesse, sans paraître s'en douter, lui interdisaient en quelque sorte un repos qu'il avait cependant mérité.

On peut dire de ce vaillant soldat de l'industrie, debout jusqu'au moment où la maladie l'a brisé, qu'il est mort au champ d'honneur...

Aujourd'hui encore, en parcourant les allées du cimetière protestant de Nîmes, on peut voir le tombeau de Samuel Guérin, juste en face de celui de son ami d'enfance Pallier.

Reprise du flambeau

Après la mort de leur père (Samuel 1 Guérin n'ayant pas jugé nécessaire de rédiger un testament), la continuité fut assurée, comme c'était tacitement prévu par Louis Guérin assisté de Samuel 2 Guérin et probablement de Paul Guérin.

Bien que ce dernier s'occupât davantage de la gestion de son immobilier, il avait, semble-t-il, gardé une participation sous forme de capitaux investis dans la manufacture. Un détail significatif, relevé dans une lettre du fils de Louis Guérin, fin 1890, nous renseigne sur l'état de leurs relations.

Alexandrine, la deuxième fille de Samuel 2 Guérin, est à la veille de se marier avec Louis Duclaux. Paul Guérin, le fils de Louis, âgé de 18 ans est à Lyon à l'école de commerce. Il écrit à Louise, sa sœur, avec la perspective de ce prochain mariage de famille :

[...] je vais enfin commander l'habit noir [...].

[...] Je vois que les Paul manquaient à la réunion, ils sont donc toujours et tous entichés du théâtre, enfin c'est leur affaire s'ils y prennent du plaisir qu'ils y aillent et grand bien leur fasse !...

Quant à Samuel 2 Guérin qui a déjà 62 ans, on le voit très souvent à la fabrique où il garde une activité importante, en plus de son apport financier.

Des photographies, que m'ont confiées les petites-filles de Louis Duclaux, Lise et Jeannie, prises en 1890 dans la cour intérieure de la manufacture, nous révèlent l'importance de cette industrie. Elles nous permettent d'apporter quelques précisions.

L'équipe de direction et d'administration est composée de Samuel 2 Guérin, Louis Guérin et de son jeune fils Paul. Il y a 3 comptables gestionnaires, et 3 contremaîtres, chefs de fabrication.

Sur une photographie, on dénombre 32 employés, avec une majorité de femmes souvent accompagnées de leurs filles, et 24 ouvriers.

Le domaine réservé aux hommes était la mécanique. On forgeait et tournait les pièces destinées au parc machines. En ce temps-là les plus anciens, avaient une place de choix ; tendance de la maison bien différente de la politique de l'emploi que nous connaissons.

Enfin sur une autre photographie, on distingue près de 150 ouvriers, sans compter ceux qui paraissent aux fenêtres. Les plus jeunes, tout à fait intégrés, au même titre que les adultes et les plus anciens.

Nous pouvons assez facilement imaginer la personnalité de Samuel 2 Guérin, grâce aux souvenirs que Charles Dombre, son petit-fils, nous rapporte vers 1936 :

Je revois la salle à manger de la Fabrique, avec sa table ovale, son grand buffet près de la porte de la cuisine et ses chaises cannées au dossier rond. Je suis assis sur les genoux de Tante Juliette, la plus jeune sœur de Maman. Elle me montre des images. Bon Papa est rentré, la veille, de Paris, où il est allé visiter l'Exposition de 1889. Il en a rapporté cet album sur Buffalo-Bill. Je regarde, sans trop comprendre, un cavalier caracolant. Pourquoi a-t-il ce grand chapeau et ces drôles de pantalons ? Il fait tourner une corde au-dessus de sa tête. Tante Juliette m'explique, mais je ne dois pas très bien écouter ce qu'elle me dit. Bonne-Maman va et vient dans la pièce. Un rayon de soleil est posé sur la table. A côté, dans le petit

salon dont la porte est ouverte, la pendule de marbre noir vient de sonner, et ça laisse une petite vibration grêle qui se prolonge ... Tel est mon premier souvenir. J'avais quatre ans.

[...] Pour ce qui est de ce grand-père maternel - Bon Papa comme nous l'appelions - non seulement mes souvenirs abondent, mais encore ont-ils conservé une fraîcheur que quarante ans passés depuis sa mort n'ont pu altérer. Il était de taille moyenne, mais plutôt petit, ni gros ni maigre ? Mais plutôt un peu fort. Il avait un joli teint clair, des yeux autour desquels mille petites rides semblaient n'attendre que l'instant de préciser un sourire, et sa moustache blanche, où subsistaient quelques reflets roux, rejoignait ses favoris, comme l'on voit sur les portraits du vieil empereur d'Autriche.

Une fois, en vertu de je ne sais quelle grâce, je fus admis à le voir se raser. C'était dans l'étroit cabinet à toilette de la Fabrique. J'étais assis sagement dans un coin - ç'avait été la condition expresse - et je le contemplais avec stupéfaction promenant son rasoir sur son menton barbouillé de mousse. Je ne sais pourquoi ma mémoire a enregistré un détail aussi minuscule. Sans doute parce que jamais je n'avais vu cela. Papa portait la moustache entière, et une petite barbe en pointe.

Je ne puis revoir Bon Papa autrement que vêtu de gris, et d'un gris même assez clair. Naturellement, dans bien des circonstances, ses vêtements devaient être d'un ton plus "habillé". Mais je ne me souviens de lui qu'en ses vestons gris. Peut-être parce que c'était là sa couleur de prédilection et que je le saisissais ainsi plus au naturel. Chacun de ses vestons portait au revers le ruban d'officier d'Académie dont l'octroi lui avait procuré une fierté presque enfantine [...].

Les chapeaux de bon papa, d'un feutre très fin, étaient ronds et assez larges. Un jour - je devais être encore un tout petit garçon - j'en trouvais un abandonné sur une chaise. Je le regardais si longuement qu'il me semble le voir encore. Mais je serais bien empêché de trouver le mot juste pour dire sa couleur. C'était plus pâle que gris souris, quelque chose comme gris argent. A la fin, n'y tenant plus, je le caressai de la main.

Je n'ai jamais vu Bon Papa qu'en cravate blanche, un petit nœud étroit que Bonne Maman devait lui faire, car il ne me souvient pas qu'il fût très adroit.

L'été à Saint-Peyre, il portait souvent une veste de chasse en toile marron clair. Sur les boutons étaient figurés en relief des lièvres et des perdrix. Sa tenue, alors, était complétée par un panama, au large ruban noir.

Durant ces années 1890 à 1900 où mes souvenirs se situent et qui furent les dernières de sa vie, je n'ai pas l'impression que Bon Papa ait travaillé beaucoup. C'est son plus jeune frère, oncle Louis Guérin, qui s'occupait de la Fabrique. Lui, devait gérer sa fortune, faire les comptes de Saint-Peyre. Il écrivait encore, de son écriture admirablement ferme, quelques lettres d'affaires, mais il ne les signait plus, comme jadis, Samuel Guérin fils, il signait seulement Samuel Guérin, avec un beau paraphe. Il avait gardé son bureau, qui donnait dans la rue Saint-Mathieu (n°38). Cette pièce, où flottait toujours une odeur de cigare, faisait nos délices, à mes frères et à moi. Quand on était admis à y pénétrer, on y trouvait de ces choses à tout jamais bannies des bureaux modernes : sable pour sécher l'encre, colle à bouche, pains à cacheter de toutes couleurs... Mais nous n'y entrions pas souvent.

[...] *Bon Papa nous gâtait affreusement. Tout lui était prétexte : les étrennes, les fêtes. Nos succès scolaires furent par lui taxés d'après un barème. Plus ils étaient beaux, plus la récompense était grande. Quand on était premier - hélas ! Cela n'arrivait pas souvent - on recevait un bel écu de cinq francs, et qui, de ce temps-là, représentait bien quelque chose !*

Mais la plus grosse des gâteries de Bon Papa nous attendait à St Peyre, le jour où, y débarquant, nous y trouvâmes, Freddy et moi, deux petits ânes à nous destinés, Marquis et Trilby. Et non seulement les ânes, mais tout le harnachement nécessaire, des selles pour les monter, une petite voiture anglaise pour les atteler. Notre joie fut indicible. Pour être exact, et sans songer un seul instant à critiquer qui nous la procura, je noterai simplement que Bon Papa avait agi avec un peu trop de prudence. Est-ce sa faute ? Ou bien redoutait-il, au cas où un accident se fût produit, les réactions un peu trop vives de sa fille aînée, notre maman (Berthe) ? Toujours est-il que non seulement les étriers de nos selles étaient en forme de godet pour éviter, si nous tombions, que nos montures ne nous traînent, mais encore, en chargeant Gigonzac, le loueur de voitures, de lui procurer une paire d'ânes, Bon Papa avait-il dû lui recommander de choisir deux bêtes extrêmement douces. Gigonzac s'en était acquitté à merveille. Je le soupçonne fort d'avoir fixé son choix, pour plus de sûreté, sur des grisons tout à fait vieux, et ce qui me le donna à croire, c'est que Trilby et Marquis, bien qu'à St Peyre ils fussent choyés, dorlotés et à l'abri de toute espèce de fatigue, y moururent, d'un commun accord, au bout de trois ou quatre ans. Une belle fin de carrière d'âne. Tant qu'ils vécurent, ce fut pareil pour l'un et l'autre. Montés, ils ne connurent rigoureusement d'autre allure que celle d'un pas paisible. Attelés, l'un dans les brancards, l'autre en flèche, ils déplaçaient la voiture à la moitié de la vitesse que fait normalement un homme à pied. Eh bien, malgré cette douceur ou cette sénilité, comme on voudra la nommer, et tout ce qu'y ajoutait par surcroît un solide entêtement d'âne, Trilby et Marquis furent pour nous, leurs propriétaires, une vraie source de bonheur.

Ainsi s'exprimait un petit-fils qui n'avait pas encore 15 ans, lorsque son grand-père le quitta prématurément en 1900.

Quant à Louis Guérin, il avait épousé, au lendemain de la guerre de 1870, Marie Laporte, dont la mère, Uranie Chazel, déjà veuve à 33 ans, possédait une propriété voisine à Parignargues. Il aurait voulu poursuivre sa carrière d'officier, mais il dut s'incliner devant les instances pressantes de son père. Il était donc rentré à la fabrique.

Sa fille Louise écrivit de lui :

Notre cher père eut une vie laborieuse entre l'industrie et les propriétés. Etant très aimé, il était souvent maire de Parignargues et n'osait pas refuser ; puis conseiller général, les gens venaient lui demander conseil pour tout et il les écoutait avec une patience admirable, trouvant toujours un bon conseil pour chacun. Ecrivant remarquablement, maniant avec facilité la parole en public ; toujours avec le mot juste, très bon, sans aucune animosité ; aimé et respecté de ses concurrents.

A la maison, il était toujours gai et patient avec les enfants. Que d'histoires il leur racontait à la soirée, lorsqu'ils se blottissaient vers lui !

Cette bienveillance légendaire n'entamait pas ses résolutions et ses projets. Il essayait, malgré les difficultés de défendre ce qu'il croyait juste, remplaçant les décisions qu'on impose par une persévérance patiente. C'était ainsi qu'il avait poursuivi jusqu'à son

aboutissement, le projet du monument à la mémoire de ses anciens camarades de combat. Parcours qui lui prit une trentaine d'années, inlassablement à la recherche des fonds nécessaires ; lorsqu'il avait organisé cette fameuse corrida de 1897, nul doute qu'il ait reçu, pour cette festivité, l'aide et le concours de son frère Samuel 2 Guérin, grand spécialiste en la matière comme le raconte aussi Charles Dombre :

Chaque après-midi, de son pas posé, Bon Papa se rendait au Cercle des Arènes, où il se livrait, avec ses amis, à d'interminables parties de dominos. Ce n'était pas, d'ailleurs, sa seule passion. Il a toujours gardé, lui si pacifique, un goût singulier des courses de taureaux. Pour rien au monde il n'eut manqué, au début de chaque "temporada", de prendre son abonnement de Première, premier rang. Était-il à Saint-Peyre ? Il en revenait pour assister à la course. Mais ce n'était rien encore. Ses départs pour Vichy, ses retours à Nîmes étaient combinés de telle sorte qu'il ne fut jamais privé de son spectacle favori. Il serait revenu de Vichy tout exprès, s'il avait appris que quelque "prima espada", Reverte ou Mazzantini, devait "estoquer" six "toros" huit jours plus tôt qu'il n'était prévu.

Ceci pose un problème psychologique assez amusant. Ce Bon Papa qui n'eut pas fait de mal à une mouche, et que j'ai vu prêt à pleurer parce qu'un jour où je l'accompagnais à la chasse dans ses vignes, il abattit, sa vue ayant beaucoup baissée, une hirondelle en croyant tirer un moineau, cet homme de cœur et de bon sens, comment se fait-il qu'il ait pu prendre un tel plaisir au plus brutal, je dirais même au plus écœurant des spectacles ? Contagion du milieu ? Dernier bouillonnement du sang Guérin, car cet être, entre tous paisible, naquit d'un père au tempérament peu commode, dont la plus grande joie était de maîtriser des chevaux fous ? Revanche d'un obscur besoin d'héroïsme, dans une vie livrée, de bout en bout, au calme de la bourgeoisie provinciale ? Je n'ai jamais débrouillé ça. Au fond, cette habitude lui vint-elle, peut-être, du sentiment qu'il y a, dans la vie, un certain nombre de prérogatives par lesquelles un homme affirme son indépendance : le cigare, le Cercle, et, quand on est Nîmois, les courses de taureaux. Ce qui me confirma dans cette opinion, c'est que ce fanatique n'a jamais recherché, que je sache, à faire du prosélytisme, en entraînant quelqu'un des siens à partager sa ferveur. C'était bien une chose à lui, un refuge tout personnel.

Quoi qu'il en soit, et bien que sa discrétion sur les émotions ressenties soit demeurée, je le répète, infiniment grande, je dois à Bon Papa d'avoir vécu toute mon enfance dans l'atmosphère barbare et somptueuse des grandes "corridas de muerte". Je lui dois aussi, car il poussait jusqu'à la consommation incluse l'application de ses principes, d'avoir goûté une fois ou l'autre, le lendemain des courses, au filet de taureau espagnol. On n'avait pas encore inventé le danger des toxines. Cette absorption ne présenta pour moi aucun inconvénient, mais, de vrai, le régal était mince de cette viande noire et dure.

Louis Guérin, après la mort de son père en 1886, dut faire face à une difficulté inattendue à la fabrique. Celle-ci pourtant fonctionnait à merveille et gardait son image d'industrie dynamique et toujours à la pointe des recherches en matière de mécaniques de tissage, comme en témoigne la médaille d'argent que Louis Guérin obtint à l'exposition universelle de 1889, célèbre entre toutes par la fameuse tour Eiffel. Pour maintenir le cap du progrès, il eut fallu que les capitaux ne cessent d'affluer pour permettre les investissements nécessaires. Malheureusement, ses frères, Samuel 2 Guérin et Paul Guérin ainsi que son neveu Jules Martin décidèrent de retirer peu à peu leurs parts de capital.

Et Louise Guérin, sa fille, d'ajouter dans ses mémoires :

[...] *Il se demanda ce qu'il devait faire et, après en avoir causé avec sa femme, ils décidèrent de conserver l'industrie que le père avait créée, où il y avait tant d'anciens ouvriers sur les 200 employés. Les retraites ouvrières n'existaient pas ! Ils ont assumé avec courage cette lourde tâche, conservant tous les vieux et leur donnant le travail facile qu'ils pouvaient faire afin qu'ils gagnent leurs vies...*

Idée toute à son honneur, militantisme admirable, mais défi irréalisable. Paul Guérin, son fils, avait terminé ses études qu'il avait complétées en suivant un stage en Allemagne. Il le secondait fidèlement, mais sans l'énergie créatrice et innovante de son grand-père. D'autre part, la concurrence orientale commençait sérieusement à poindre.

C'est ainsi que faute de disponibilités suffisantes pour aller de l'avant et freiné par un souci de justice sociale, Louis Guérin fut contraint de vendre la maison *Samuel Guérin, Tresses et Lacets*, vers 1900 aux *Manufactures Réunies*, avec la garantie que Paul Guérin dirigerait la succursale de Nîmes et que celle-ci garderait son nom.

Louis Guérin aida naturellement au mieux son fils, mais mourut en 1908, âgé seulement de 59 ans. Dès 1909, pour faire face aux dettes accumulées, l'usine de Pont-des-Charrettes est mise en vente par adjudication.

Le château Fadaise sera vendu en 1923, probablement au Docteur R. Flaissier.

La fabrique survivra tant bien que mal sous l'égide des *Manufactures Réunies*, mais sera définitivement vendue le 28 mai 1923.

Ainsi se termina l'odyssée d'un petit campagnard plein d'idées. Mais, si c'est le sort de bien des petites entreprises familiales, digérées par l'histoire en marche, cela n'enlève rien à la fierté, ni à la vie de tous ceux qui y participèrent, qui ne sont plus, mais dont le souvenir nous rejoint aujourd'hui.

Daniel GOTHIE

[Nous avons donné cette conférence à la Maison du protestantisme, à Nîmes, le 18 novembre 2004].

SOURCES

- Annexes et photographies sont également disponibles auprès de l'auteur.
- site de généalogie : <http://gw0.geneanet.org/index.php3?b=danielgothie>
- site d'éditions et parutions : <http://editionsdanielgothie.free.fr/>

Compléments apportés par Thierry de Seguins-Cohorn

descendant de Marie Louise Guérin (1840-1922), fille de Samuel Guérin,
épouse du Docteur Jules Adolphe Miaulet (1829-1897)

- Les bouts de lacet rigides sont appelés "aiguillettes", "aglets", ou encore "ferrets". Ils sont apparus à la fin du XVIII^e siècle, d'abord fabriqués en pierre ou en étain. Si Samuel Guérin n'en est pas l'inventeur, il a su perfectionner le procédé en emboutissant une pièce de métal à l'extrémité du lacet et surtout, il fit breveter celui-ci.

- Un moulin à foulon existait en 1825 sur la rive gauche de l'Alzon, à Pont des Charrettes, à l'entrée sud est d'Uzès. Il abritera successivement des métiers à bas vers 1830, une papeterie en 1837, une filature de cocons en 1846 puis en 1851 l'annexe de l'usine d'impression sur étoffe Veyrun, installée sur la rive droite de l'Alzon. Enfin en 1860, le bâtiment est vendu à Auguste Chabert qui installe une usine de lacets de soie reprise en 1867 par Samuel Guérin. En 1895, son fils Louis Guérin convertit le bâtiment en blanchisserie pour l'usine de réglisse Aubrespy qui le rachète finalement en 1907 et en fait une annexe de la réglisserie de Pont-des-Charrettes jusqu'aux années 1950. C'est actuellement une propriété privée, appelée « Le Mas des lacets »

- Samuel Guérin, *fabriquant de lacets à Nîmes* a été nommé chevalier de la Légion d'honneur par décret du 24 juillet 1879¹, au titre du ministère de l'Agriculture et du Commerce. Dans son dossier, les états de service qui motivent cette nomination soulignent cinq points :

- La fondation en 1828 d'une grande industrie, aujourd'hui la plus importante de Nîmes.
- Le développement de la fabrication par des améliorations incessantes et par des inventions utiles.
- Le travail continu assuré dans ses importantes usines de Nîmes et d'Uzès à un très grand nombre d'ouvriers.
- Le bien-être répandu dans une portion considérable de la classe ouvrière de Nîmes.
- Quinze années de services publics rendus à la ville de Nîmes comme membre du conseil municipal de 1848 à 1864.

Le 10 août 1879, il reçut les insignes des mains de son fils, Louis, lui-même nommé chevalier de la Légion d'honneur à l'âge de vingt-deux ans, par décret du 16 novembre 1871, au titre du ministère de la Guerre², pour ses états de service durant la guerre de 1870, comme lieutenant de la Garde nationale mobile du Gard.

¹ AN Légion d'honneur, site de la Base de données Léonore, dr LH/1220/2.

² AN Légion d'honneur, site de la Base de données Léonore, dr LH/1221/13.